



1 471000 918357

G. ROSENTHAL  
VerticalesHebdomadaire  
T.M. : 9 500☎ : 01 44 41 28 00  
L.M. : 40 000

LIVRESHEBDO

VENDREDI 28 MAI 2010

## AVANT-PORTRAIT

**I**l y a onze ans paraissait *Dans le temps*. Le livre s'ouvrait sur ces mots « *A haute voix* » et le premier chapitre titré « *Brouillon I* » contenait pour toute parole ce symbole : [...]. Les « *Brouillons* » suivants formaient une relation de voyage intérieur, vibratile, éthéré, elliptique. *Dans le temps*, publié chez Verticales, était le premier roman d'Olivia Rosenthal. *Que font les rennes après Noël ?* est son huitième chez le même éditeur. Olivia Rosenthal est fidèle. A elle-même surtout. Ses romans parlent d'identité ou plutôt de singularité, et donc de tout ce qui l'empêche d'advenir. *Mes petites communautés* (1999) brossait une galerie de portraits de famille où la mordacité le disputait à l'imagination ; *Puisque nous sommes vivants* (2000) nous entraînait dans le désordre amoureux d'une narratrice atteinte d'une lésion de la glande pinéale, siège des passions selon Descartes ; l'anti-héros de *L'homme de mes rêves* (2002) se débattait dans la gestion du quotidien. Les parents, le couple, la sexualité normée... Tout est bon dans la démolition. Rien de frontal pourtant chez Olivia Rosenthal, notre auteure est trop bien élevée. A la rencontrer, on ne soupçonne guère la punk chez cette maîtresse de conférences de Paris-VIII, spécialiste de littérature du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est que, livre après livre, elle a pris soin d'habiller son iconoclasme d'une écriture unique faite d'accumulations stylistiques et de montages sagaces, et pétrie d'autodérision.

**La petite fille de jadis.** En un sens, *On n'est pas là pour disparaître* (prix Wepler-Fondation La Poste 2007) fut un tournant. (Est-ce l'impact du théâtre et de la performance – cette façon de jouer avec son corps dans l'espace – que l'auteure, née en 1965, pratique de plus en plus ?) Dans ce livre, on découvre une Olivia Rosenthal plus directe. Plus grave aussi. Olivia Rosenthal y évoque la maladie d'Alzheimer du père de « *la personne avec qui je vis* » et révèle (comme en photographie) par touches successives la mort d'une sœur aînée suicidée à l'âge de vingt et un ans. La nervosité logorrhéique à laquelle la romancière des *Fantaisies spéculatives de J. H. le sémite* nous avait habitués laisse place à une prose d'une sobriété grinçante. Olivia Rosen-



Olivia Rosenthal.

# La part animale

Roman autobiographique de l'auteure d'*On n'est pas là pour disparaître*, où l'intérêt pour les animaux trahit son propre désir d'émancipation.

thal ose nommer. Mais il faudrait être bien naïf pour croire que la nomination ôte quoi que ce soit au mystère.

Avec *Que font les rennes après Noël ?*, Olivia Rosenthal signe un roman autobiographique et continue de se questionner. Qu'est-ce qui fait le lien entre la petite fille de jadis et la femme de quarante-cinq ans d'aujourd'hui ? Et de s'apercevoir que grandir n'arrange rien : « *On ne vous a pas dit ce qu'on faisait des rennes après Noël. On ne vous a pas expliqué ce qu'il advenait du corps inerte des animaux. Entre les contes de fées et la vie réelle il y a un vide que vous n'arrivez pas à combler.* »

Partant de son intérêt pour les animaux depuis toute petite, le personnage principal interroge cette part animale en soi qui n'est autre que son désir profond. Le récit linéaire fonctionne comme un soliloque : l'auteure s'apostrophe et dit « vous » tout au long de son parcours de vie : de l'enfance au temps présent. Une distance qui permet de ne pas tomber dans la plate autofiction. Olivia Rosenthal est bien trop fine pour tracer une autoroute. Elle a aménagé des aires de réflexion sur les animaux, sur l'amour, le rap-

port à la mère, l'identité sexuelle (« *Vous voudriez aimer ce que les autres petites filles aiment, vous voudriez comme elle jouer à la poupée, vous avez honte de ne pas jouer à la poupée mais vous ne pouvez vous résoudre à y jouer [...]* »), le cinéma (*Que font les rennes après Noël ?* est aussi un éloge du septième art comme vecteur de notre éducation sentimentale). Paroles de vétérinaire, de soigneur dans les zoos, de dresseur ou de boucher se glissent savamment, à la limite du subliminal, entre les épisodes de cette narratrice désespérée de n'être pas comme les autres : « *Vous voulez être comme tout le monde. Vous croyez qu'être comme tout le monde rend heureux. Vous croyez que tout le monde est heureux.* » Non, ceci n'est pas l'histoire d'un coming out. Juste une histoire d'émancipation et partant de séparation : « *Les animaux laissés à eux-mêmes dans la nature doivent-ils être considérés comme abandonnés ou juste comme indépendants ? A moins que l'abandon ne soit la condition même de l'accession à l'indépendance.* »

SEAN JAMES ROSE

*Que font les rennes après Noël ?*, Olivia Rosenthal, Verticales, 16,90 euros, 214 p., ISBN : 978-2-07-013022-1. Parution : 28 août.



## Des hérissons, des pommes et des crocodiles

**ASTRID DE LARMINAT**

DEPUIS le succès de *L'Élegance du hérisson* de Muriel Barbery, et des *Yeux jaunes des crocodiles*, premier tome de la trilogie de Katherine Pancol, parus en 2006, on voit régulièrement apparaître dans les listes de best-sellers des titres insolites qui jouent avec des noms d'animaux. Voyant que le crocodile faisait pleurer ses lectrices, Katherine Pancol a poursuivi son bestiaire humain avec *La Valse lente des tortues* et *Les Écureuils de Central Park sont tristes le lundi*.

Dans un tout autre genre, il y eut le roman de Blas de Robles, prix Médicis en 2008, *Là où les tigres sont chez eux* (Zulma), titre emprunté à Goethe : « *Ce n'est pas impunément qu'on erre sous les palmiers et les idées changent nécessairement*

*dans un pays où les éléphants et les tigres sont chez eux.* » Autre exemple, François Hardy, qui a donné à son autobiographie le nom d'un arbre d'Amérique du Sud hérissé de piquants : *Le Désespoir des singes*.

Comme l'explique Claire Delannoy, éditeur chez Albin Michel, le fait d'attribuer une émotion ou une qualité humaine à un animal touche quelque chose d'archaïque chez le lecteur. L'animal privé de langage mais doué, on le sait désormais, de sentiments n'est-il pas notre alter ego, nous qui lisons des romans pour voir mis en mots des choses que nous ressentons sans savoir les exprimer ?

Depuis *Le Cercle littéraire des amateurs d'épluchures de patates*, les fruits et légumes concurrencent les petites bêtes sur les couvertures de livres. Cet été, *Le Goût des pépins de pommes* fait saliver les

nostalgiques de l'odeur des celliers et des vergers. La recette maraîchère marche-t-elle à tous les coups ? Pas sûr. *La Méditation du pamplemousse* (Denoël), bon petit roman comique paru le mois dernier, n'a pas suscité de mouvements de foule.

### Associations insolites

Plusieurs titres de romans qui paraîtront à la rentrée fileront la métaphore animale ou végétale. Il y a *La Colère du rhinocéros* de Christophe Ghislain (Belfond) et *Le froid modifie la trajectoire des poissons* (Héloïse d'Ormesson), deux premiers romans. Notre collaborateur Anthony Palou a carrément intitulé son roman qui paraît en août *Fruits et Légumes* (Albin Michel). Aux éditions **Verticales** le nouveau livre d'Olivia Rosenthal porte un

très beau titre, qui donne des ailes à l'imaginaire et à la pensée : *Que font les rennes après Noël ?*

On le sait, l'homme du XXI<sup>e</sup> siècle est en mal de nature. Pas étonnant qu'il soit attiré par ces couvertures « bio ». Pourtant, ces titres n'ont pas été conçus par des stratèges du marketing mais imaginés par les auteurs eux-mêmes. Leur charme tient d'ailleurs aussi aux associations insolites qu'ils opèrent, entre l'abstrait et le concret, le familier et l'étrange :

« *Plus les rapports des deux réalités rapprochées (par une expression métaphorique) seront lointains et justes, plus l'image sera forte, plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique* », écrivait Reverdy. Voilà qui explique la magie de ces titres-là. ■



Image source/Hémis.fr

## Partir et revenir avec des livres

*Le Journal du Dimanche*  
a demandé à des critiques littéraires:

1. Avec quel livre de l'année 2010 faut-il partir en vacances ?
2. Quel livre de la rentrée 2010 attendez-vous avec impatience ?

## Sabine Audrerie La Croix



**1.** « *La Couronne verte*, de Laura Kasischke (Livre de poche). Le voyage au Mexique de deux lycéennes, où les interrogations existentielles et l'insouciance se fondent dans le suspense et l'angoisse. Un bijou, comme tous les romans de la géniale Kasischke. »  
**2.** « *Que font les rennes après Noël*, d'Olivia Rosenthal (Verticales). La désopilante Olivia Rosenthal va nous parler d'animaux, interpellant son lecteur les yeux dans les yeux. Il y a fort à parier qu'il sera aussi question de l'humain dans ses plus profondes contradictions. »

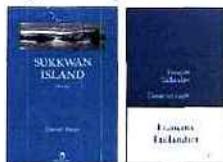


## François Busnel Lire-L'Express

**1.** « *Sukkwan Island*, de David Vann (Gallmeister) : une claque monumentale !

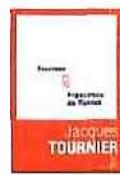
Avec, page 113, un événement qui rend tout résumé de ce livre impossible. Disons seulement que c'est l'un des plus admirables premiers romans que j'aie jamais lus. Aussi fort que *La Route*, de Cormac McCarthy, dans une atmosphère qui rappelle les grands romans de Jim Harrison. »  
**2.** « Aucun. Attendre quelque chose, ou quelqu'un, c'est se préparer à être déçu. Je lirai les romans de la rentrée à mesure qu'ils m'arriveront. Et, au milieu, se trouvera la pépite... »

## Jean-Christophe Buisson Figaro Magazine



**1.** « *Sukkwan Island*, de David Vann (Gallmeister) : cela commence comme un classique roman de *nature writing* sur une île isolée du Grand Nord pour se muer en un huis clos étouffant où un père et son fils se retrouvent confrontés à leurs démons intérieurs et à la sauvagerie originelle du monde... et de la nature humaine. »  
**2.** « Le cinquième et dernier tome de *La Grande Intrigue*, de François Taillandier (*Time to turn*, Stock), fresque balzacienne contemporaine qui restitue admi-

nablement la rumeur du monde contemporain. »



## Nathalie Crom Télérama

**1.** « Pourquoi pas *Francesca de Rimini*, de Jacques Tournier (Seuil) ? C'est une épure de roman, un bijou de limpidité et de profondeur, un objet de pure littérature. »

**2.** « Entre Jean Echenoz, Philippe Forest, Antoine Volodine ou Jean-Baptiste Harang, cette rentrée romanesque française déjà s'annonce belle, mais comment ne pas attendre aussi et surtout *La Carte et le Territoire*, le nouveau roman de Michel Houellebecq ? »

## Jérôme Garcin Le Nouvel Observateur



**1.** « *Sur la route*, de Jack Kerouac (Gallimard), parce qu'on a enfin l'impression enivrante, en le lisant, de tenir entre ses mains le fameux "rouleau" et parce que voyager avec Kerouac, c'est voyager, où que ce soit, en trois dimensions. »  
**2.** « Kerouac est mort, mais Bret Easton Ellis est vivant : j'attends son nouveau roman, *Suites impériales* (Robert Laffont), avec autant d'impatience que si c'était la suite contemporaine de... *Sur la route*. »



## Olivia de Lamberterie Elle

**1.** « Il faut partir en vacances avec *C'est encore moi qui vous écris*, de Marie Billetdoux (Stock). En publiant toute sa correspondance - plus de 1.000 pages - Marie Billetdoux raconte ce que c'est que d'être une femme amoureuse et un écrivain à succès, puis de tout perdre. Bouleversant autant que passionnant. »

**2.** « J'attends *La vie est brève et le désir sans fin*, de Patrick Lapeyre (POL), parce que c'est un écrivain qui publie peu, et que si peu d'hommes parlent d'amour avec autant de délicatesse et d'humour. Et puis, le titre... »

Eric Neuhoff



## Figaro Madame

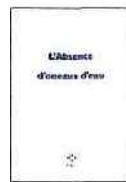
**1.** « Il faut partir avec *L'Attrape-cœurs* (Robert Laffont) dans la traduction de Sébastien Japrisot, parce que Salinger n'est sûrement pas mort en 2010. »  
**2.** « J'attends *Suites impériales*, de Bret Easton Ellis (Robert Laffont), qui est la suite, vingt ans après, de *Moins que zéro*. »

## Christophe Ono-dit-Biot Le Point

**1.** « *Celebriti - Riches, célèbres et anti-ques*, de Romain Brethes et Laure de Chantal (Belles Lettres) : une anthologie de textes latins et grecs, puisés aux meilleures sources, issus de la traduction Belles Lettres, qui éclaire sous un jour nouveau les mœurs des peuples de l'Antiquité. Erudit, drôle, stimulant. Aurait pu s'appeler *Blingus Blingus*. »

**2.** « *La Carte et le Territoire*, de Michel Houellebecq (Flammarion). Le si imprévisible et créatif Michel Houellebecq. L'un de nos seuls auteurs, aussi, qui utilise le roman pour penser le monde contemporain. Son humour et sa cruauté m'ont beaucoup manqué. Nous allons voir. »

## Raphaëlle Rérolle Le Monde



**1.** « A travers une série de courriers envoyés par une femme à l'homme dont elle est éperdument amoureuse, Emmanuelle Pagano décrit, dans *L'absence d'oiseaux d'eau* (POL), plus que l'histoire d'une passion : la manière dont l'écriture et ses pouvoirs de suggestion peuvent faire naître et vivre une passion. »  
**2.** « *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants*, de Mathias Enard (Actes Sud). Après *Zone*, qu'il qualifiait d'"épopée contemporaine", Enard plonge dans le passé, en évoquant le personnage de Michel-Ange. Son écriture, elle, reste contemporaine, inventive et puissante. »

Propos recueillis par  
Marie-Laure Delorme



# Les félines

**Tous domestiqués ? En dévoilant une symétrie entre humains et animaux, OLIVIA ROSENTHAL démonte très finement notre illusion d'être libres.**

**T**igrons, léopons, pumapards, jaglions, tiguars, jaguleps, leoptigs, tiglons, liards, léonards..." Le livre d'Olivia Rosenthal ressemble à ces animaux aux noms chimériques énumérés dès la première page. C'est une hybridation, un croisement étrange et déconcertant ; un livre sphinx, mi-homme, mi-bête. Hybride, ce texte l'est jusque dans sa forme, qui entremêle deux récits, ou plutôt deux niveaux de narration.

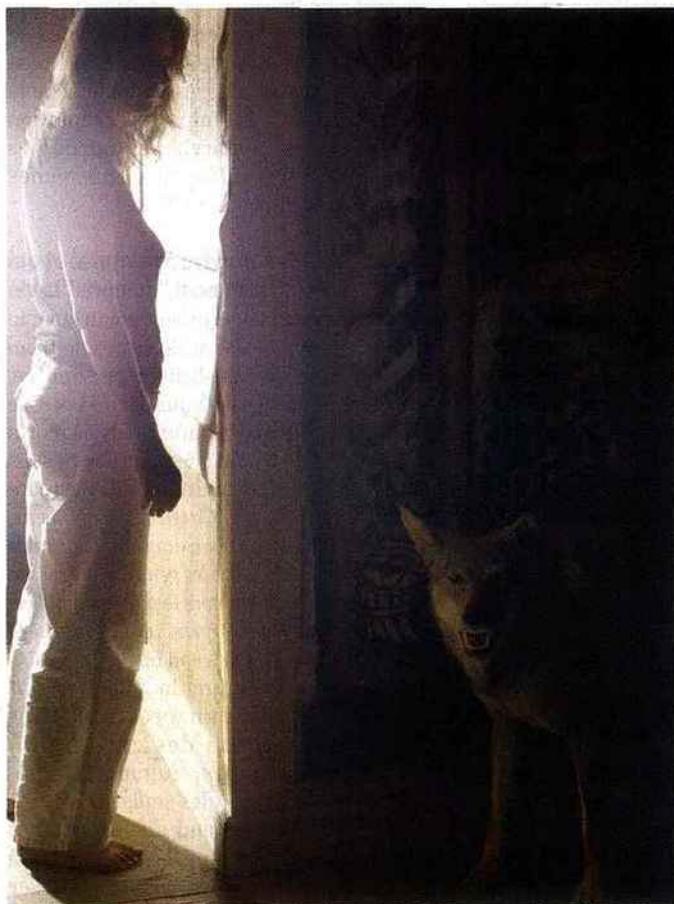
D'un côté, l'histoire d'une fillette qui devient femme, racontée à la deuxième personne du pluriel, un "vous" qui universalise ce parcours singulier. De l'autre, un sombre carnaval des animaux : loups parqués, cochons menés à l'abattoir, des témoignages de dresseurs, de bouchers... D'un paragraphe à l'autre alternent l'humain et l'animal dans un jeu troublant d'échos, de correspondances et de surimpressions. Ce dédoublement textuel rappelle celui à l'œuvre dans *Wou le souvenir d'enfance* de Georges Perec, livre enchevêtrant roman d'aventures et autobiographie avec, à l'intersection des deux histoires, l'indicible, les camps d'extermination.

Dans les interstices, Olivia Rosenthal creuse pour sa part les thèmes qui irriguent son univers fictionnel : les rapports entre l'individu et la communauté, leurs liens et leurs points de rupture. Ici, le parallélisme entre les mondes humain et animal met

en lumière la plus grande illusion de l'homme, sa chimère existentielle : se croire libre, "maître et possesseur de la nature" selon le mot de Descartes, alors que toute sa vie il est dressé, dompté, captif, tout

➤ **Un roman de désapprentissage des règles et des conventions, hors normes et ultramaîtrisé.**

autant que le lion de cirque ou le rat de laboratoire. Au zoo de Vincennes, est-il rappelé, on exhibait des êtres humains pour les expositions coloniales avant de mettre des singes et des girafes derrière les barreaux. La symétrie hommes/animaux se dessine au fil des pages, sous-tendue par des répétitions,



des mots et des phrases comme des refrains, telle la formule de Hobbes, "*L'homme est un loup pour l'homme*", scandée en de multiples variations. De ce procédé émerge une idée-force : la société, avec ses codes et ses lois, nous entrave, nous encage : "*Le monde*

*est un tissu de mots, nous sommes tout entiers protégés et maintenus en vie par les moyens à la fois coercitifs et maternels du texte*", écrit Rosenthal, qui elle-même s'enferme dans la contrainte formelle et quasi oulipienne

du récit dédoublé.

Le carcan des normes soumet la femme bien plus que l'homme, et le "vous" du livre est féminin. La fillette n'est pas *L'Enfant sauvage* de Truffaut, mais un petit animal domestique. Elle vit dans la dépendance de sa mère, et plus tard dans celle d'un mari ; elle

grandit en cherchant à faire ce que ses parents et la société attendent d'elle (études, mariage), contre ses propres désirs. En-

fance, adolescence et âge adulte, trois âges d'une femme marqués chacun par un film : *Rosemary's Baby*, *King Kong* et *La Féline*, métaphores du conflit entre nature et culture, tabous et transgressions, images de la sexualité comme retour à l'état sauvage, aux instincts. On est parfois dérouté par ce récit qui semble explorer différentes pistes. Comme la petite fille s'interroge sur ce que font les rennes après Noël, on se demande où nous entraîne l'auteur. Mais plus on avance, plus le sens se fait jour, les morceaux épars forment un tout d'une extraordinaire cohérence. Olivia Rosenthal signe un roman d'apprentissage hors normes, ultramaîtrisé, ou plutôt un roman de désapprentissage des règles et des conventions. Tout simplement, un formidable roman d'émancipation.

**Elisabeth Philippe**  
Photo David Balicki



**Que font les rennes après Noël ?** (Verticales), 214 pages, 16,90 €

Extrait dans notre supplément **Rentrée littéraire** (n° 768)

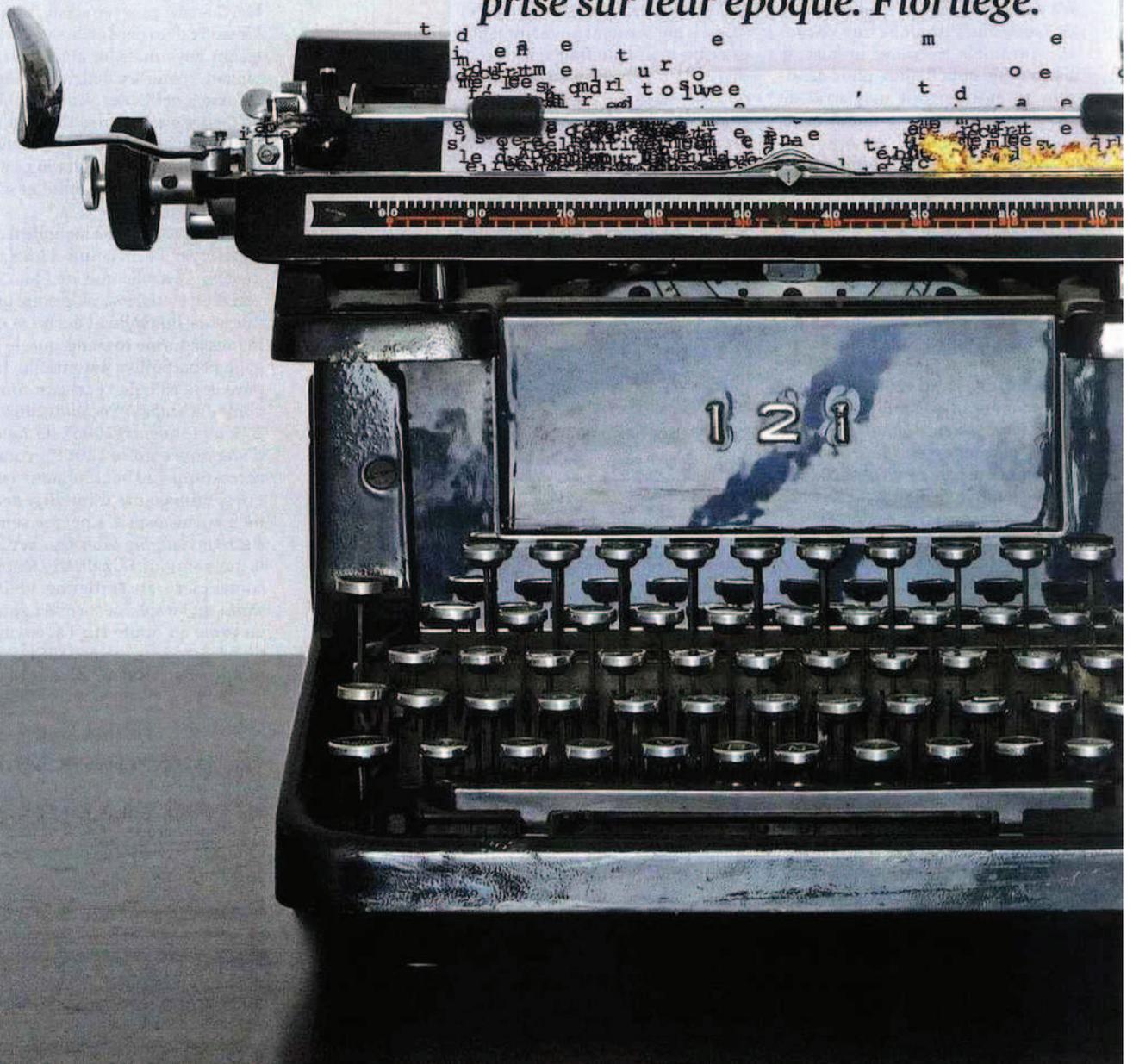
## BIO EXPRESS

**1965** Naissance à Paris, où elle vit et travaille. Elle est également maître de conférence à l'université Paris-VIII, où elle enseigne la littérature française de la Renaissance.  
**1999** Parution de *Mes petites communautés* (Verticales).  
**2005** Première pièce de théâtre. *Les félins m'aiment bien*, créée à Saint-Denis. Trois autres pièces ont suivi. Olivia Rosenthal se produit également dans des performances en collaboration avec des cinéastes, des écrivains ou des chorégraphes. Elle écrit aussi des fictions radiophoniques.  
**2007** *On n'est pas là pour disparaître*, son septième livre, portrait d'un homme atteint de la maladie d'Alzheimer.  
**2010** *Que font les rennes après Noël ?*



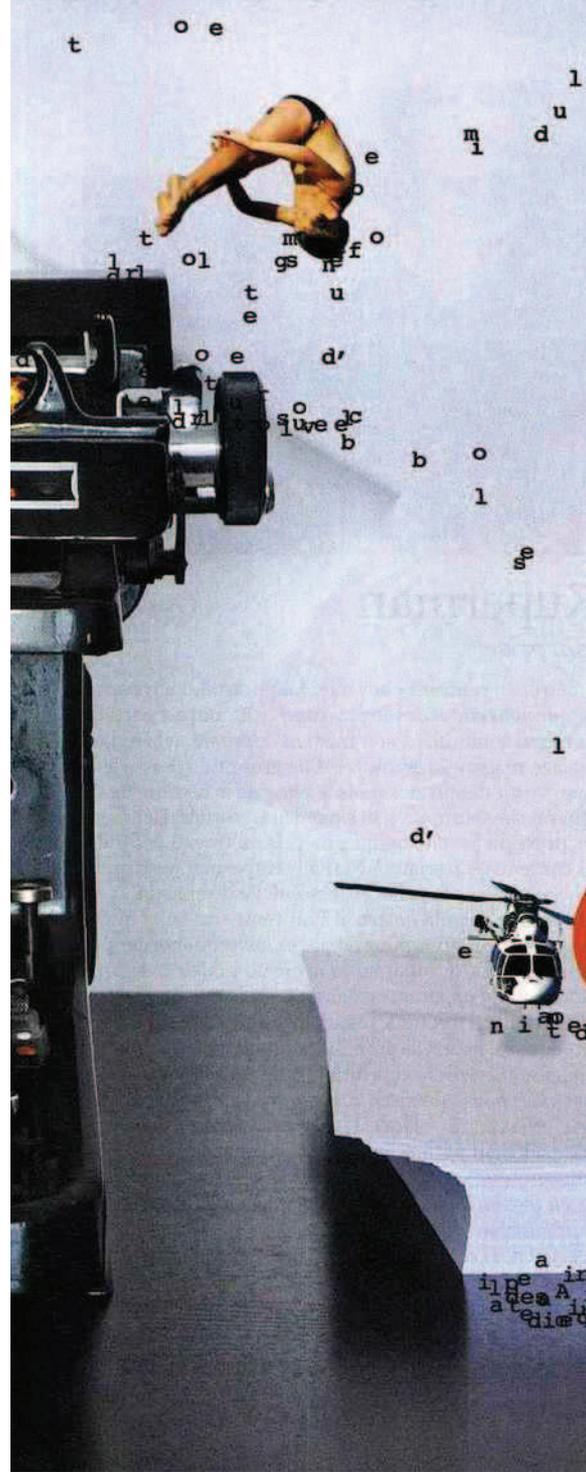
# Et si c'était vr

*Les écrivains français sont réputés fâchés avec la réalité. Pourtant, ils n'ont jamais semblé autant en prise sur leur époque. Florilège.*



## SPÉCIAL RENTRÉE LITTÉRAIRE LES ÉCRIVAINS ET LE RÉEL

# ai ?...



En 1994, paraissaient simultanément ou presque trois romans remarquables, applaudis par les uns, dénigrés par d'autres, quoiqu'il en soit par tous diagnostiqués comme pleinement contemporains, tant par le style que par les thèmes convoqués et abordés de front : l'âpreté du monde moderne, le désarroi et la dérive de l'individu confronté à la violence sociale, au malaise idéologique, à la solitude, voire à la misère morale, sentimentale et sexuelle. Les auteurs s'appelaient Michel Houellebecq, Virginie Despentes et Vincent Ravalec, leurs livres s'intitulaient *Extension du domaine de la lutte*, *Baise-moi* et *Cantique de la racaille*. Leur présence concomitante en librairie semblait entériner, de manière symbolique et définitive, le retour du réel dans une fiction française réputée rétive à s'emparer de l'Histoire, des grandes questions sociales et politiques... De fait, ces trois livres ne constituent

pas le point de départ du retour du réel dans la littérature française. Dès les années 1980, la critique de la forme romanesque traditionnelle, de la narration, du personnage, du réalisme, portée par les avant-gardes intellectuelles, notamment celle qu'on a appelée le nouveau roman (Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet...), avait commencé à s'essouffler. L'auto-fiction, et avec elle le retour du personnage, plus ou moins confondu avec l'auteur, a été ainsi l'une des premières réponses trouvées par des écrivains tels que Serge Doubrovsky (*Fils*, *Un amour de soi*, *Le Livre brisé*) ou Annie Ernaux (*La Femme gelée*, *La Honte*) pour réintroduire le réel dans la littérature contemporaine. Sans transiger cependant avec la nécessité d'inventer des formes nouvelles, de ne pas revenir au roman réaliste et linéaire.

Après le réel intime, ce fut le tour du réel social de surgir, avec notamment François Bon (*Sortie d'usine*, *Limite*, *Décor ciment*), lui aussi inventant, pour dire la vie des banlieues ou celle du monde industriel, une forme de récit tout ensemble réaliste et poétique bien loin du roman traditionnel. La suite est connue : les années 1990 et 2000 ont vu se renforcer la présence massive du réel dans la littéra-

## Eric Faye

*“J’étais fasciné par un fait divers”*

De nouvelles en romans, soit plus d'une vingtaine d'ouvrages publiés, Eric Faye cherche... la faille. L'instant précis où la banalité bascule dans l'insolite, où le réel chavire dans l'étrange, sinon l'incongru. Il donne au temps qui passe, au quotidien anodin, des accents d'épopée. A mots feutrés, en phrases chantournées, il dévoile la lisière floue, souvent trop discrète, entre le véritable et le vraisemblable. Écrivain voyageur avide d'histoire et de géographie, journaliste à l'agence Reuters, Eric Faye a les pieds sur terre et l'âme littéraire. Il écrit des histoires qui seraient lampions, lumières douces, attentives. Elles éclairent quelques vies, en révèlent la fugacité, l'étrangeté, parfois l'audace.

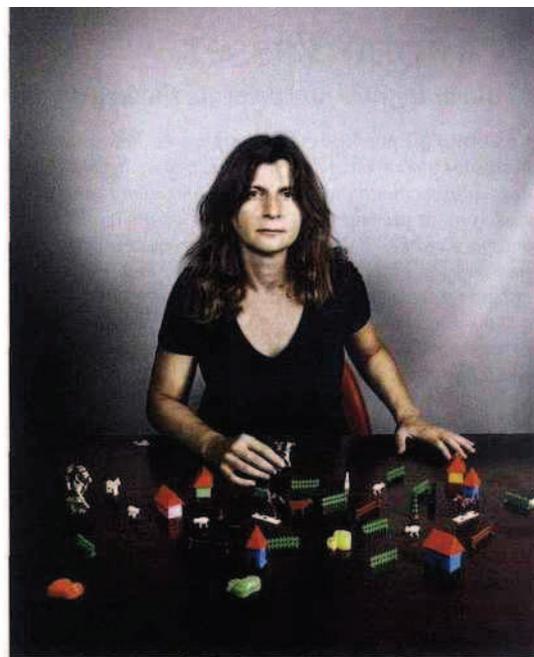
*Nagasaki*, son nouveau roman, prend pour point d'appui un fait divers, une dépêche glanée au travail : l'histoire d'un Japonais, célibataire et travailleur modèle. Des choses se déplacent dans sa cuisine, des denrées disparaissent. L'homme redouble de vigilance, installe des caméras. Il surveille sa maison de son écran d'ordinateur. Ainsi, il découvre qu'une femme habite chez lui, et ce depuis un an...

Troublé à la lecture de cette dépêche, Eric Faye avoue avoir ressenti « un état de rêverie propice à l'écriture, un court-circuit, ce petit signe que tout écrivain recherche. J'étais fasciné par ce fait divers qui ose ce que la fiction ou les auteurs n'osent pas. Sans cet article, je n'aurais jamais eu le culot d'ima-

giner une telle histoire. » Il lui faudra une année pour trouver une forme littéraire, dériver du réel à l'imaginaire, donner un corps, des habitudes à son personnage, le faire vivre dans une autre ville, Nagasaki, couler en lui sa sensibilité, ses « obsessions personnelles » : « l'effacement, le temps, les ratages, la solitude... ». Eric Faye laisse s'épaissir le mystère sans chercher à le comprendre. Il se refuse toute enquête, va d'une voix à l'autre, change de perspective, confie au lecteur le soin de se couler dans cette étrangeté... bien réelle. « Je n'apporte aucune résolution, comme peuvent le faire des auteurs de romans policiers. Je réhabilite le mystère. »

MARTINE LAVAL

*Nagasaki*, éd. Stock, 108 p., 13 €.



## Olivia Rosenthal

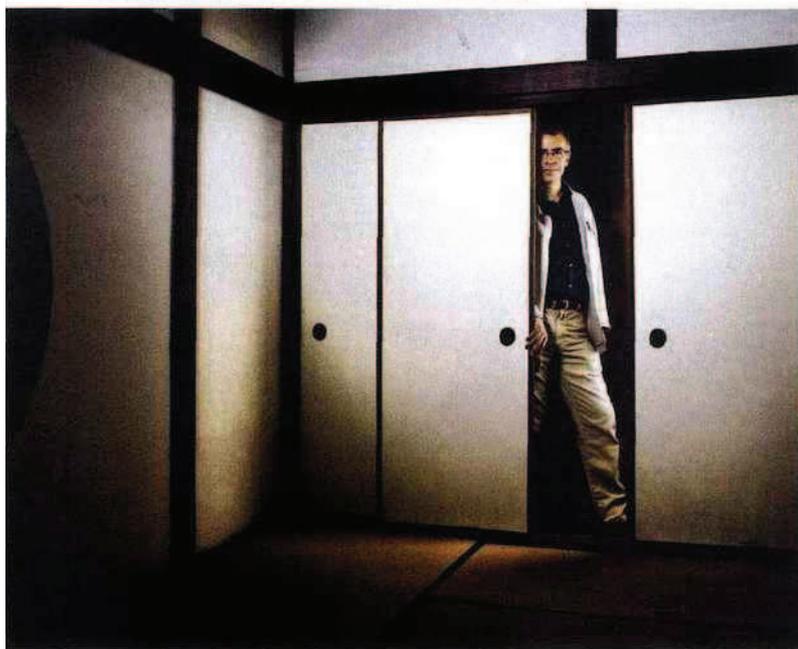
*“Découvrir des mondes que je ne connais pas”*

Observer, interroger, enquêter sur les domaines les plus divers puis y intégrer ses propres obsessions, c'est la « méthode » d'Olivia Rosenthal. En 2007, elle publiait sa septième fiction chez Verticales, *On n'est pas là pour disparaître*, au sujet de la mémoire qui s'échappe et de la maladie d'Alzheimer. Aujourd'hui, *Que font les rennes après Noël ?* se glisse dans le monde des animaux et des hommes qui travaillent à leur contact : dresseurs, bouchers, paysans, soigneurs de zoo... En alternance, une autre histoire défile, la sienne, celle de « Vous », enfant, ado, adulte, élevée, enfermée, protégée, libérée.

« J'ai travaillé très en amont, par le biais d'entretiens. Pour avoir accès à des mondes que je ne connais pas. Entendre un dresseur de loups parler de son métier, écouter son vocabulaire, c'est un peu comme aller dans un pays étranger. Pour moi, être écrivain, c'est ça. Ensuite, je transcris ces entretiens, et des choses résonnent en moi. Je travaille sur cette résonance, sur l'intersection entre le monde de l'autre et le mien, et je construis au fur et à mesure un lien, j'injecte des choses personnelles dans des récits et des mots qui me viennent d'autrui. Quant au “vous”, qui vient en alternance, c'est une manière de mettre de la distance avec soi, pour réinventer sa propre histoire et la fictionner.

L'idée était d'écrire des paragraphes brefs, autonomes, de condenser chaque épisode en quelques phrases. Il y a eu un énorme travail d'écriture alors que tout était hétérogène : témoignage, textes de lois, récit... On ne devait pas se rendre compte du changement permanent de registre. Blancs et ellipses donnant au lecteur la liberté d'imaginer ce qui se passe dans l'intervalle, de se projeter dans le texte, de le faire sien. » CHRISTINE FERNIOT

*Que font les rennes après Noël ?*, éd. Verticales, 214 p., 16,90 €.



REMERCIEMENTS : JARDINS DU MUSÉE ALBERT KAHN/CONSEIL GÉNÉRAL 92

OLIVIA ROSENTHAL : ILLUSTRATION D'ANTHONY TONIN



## Culture buzz

### Livres

**ROMAN PARI MI LES PLUS SINGULIERS DE LA RENTRÉE, QUE FONT LES RENNES APRÈS NOËL? CONTIENT DEUX LIVRES EN UN: L'HISTOIRE D'UNE PETITE FILLE BIEN ÉLEVÉE ET UNE ENQUÊTE SUR LES ANIMAUX EN CAPTIVITÉ. DANS CE JEU D'ÉCHO SOUVENT DRÔLE, ON S'INTERROGE SUR L'ANIMALITÉ, L'INSTINCT, LE CONDITIONNEMENT.**

Par Marguerite Baux

# «SARKOZY DIRECTEUR DE ZOO, ÇA ME FAISAIT RIRE»

**Vous avez réuni une somme d'informations incroyable pour ce livre. Vous connaissez tous les soigneurs du Jardin des Plantes?** J'ai rencontré un soigneur, et c'est vrai que j'ai eu la sensation d'écarter un rideau. Tous ces gestes techniques, ce sont des choses qu'on n'imagine pas quand on visite un zoo, on ne pense pas à l'envers du décor. **Vous décrivez un monde où les animaux sont totalement manipulés par l'homme.** Oui, mais je n'avais pas envie de le théoriser. Ce qui m'intéressait, c'était de raconter des choses très concrètes sur les gens qui travaillent avec les animaux, et comment ça influence leur vie. Par exemple, un boucher m'a dit que certains éleveurs mangent la viande de leurs bêtes, comme un geste d'amour, alors que d'autres sont dégoûtés. Et puis, la relation avec les animaux, ça consiste souvent à les mettre à mort. Certains le font sans réfléchir et pour d'autres, c'est toute une question, comme ce biologiste qui expérimente sur les souris, mais qui est végétarien...

**Et vous, vous mangez de la viande?**

Oui, mais avec tout ce qu'on m'a raconté sur les abattoirs, si j'étais cohérente, je ne devrais pas!

**Vous décrivez l'éducation de cette petite fille comme un processus d'imprégnation. Qu'est-ce que ça signifie?**

A force d'être en contact avec les hommes, les animaux en captivité perdent certains instincts et du coup, on ne peut plus les réinsérer dans la nature. Ce n'est pas



la même chose, évidemment, mais c'est assez proche de l'éducation. L'éducation, c'est donner l'accès à la culture, à la vie collective, mais c'est aussi un moyen de contraindre. Pour que la personne puisse s'insérer dans la société, il y a tout un tas de présupposés, et le bouquin raconte comment il faut, parfois, désapprendre certaines choses si on veut être soi-même.

**Est-ce que c'est un livre triste?**

Je ne sais pas... Vous trouvez? Ce qui m'intéresse, c'est d'écrire les choses les plus horribles, comme les chambres à gaz pour souris, en faisant un livre joyeux. En détail, c'est pessimiste mais, globalement, le livre raconte un parcours d'émancipation, avec une fin heureuse.

**Vous évoquez incidemment les difficultés du zoo de Vincennes et vous dites que la solution, ce serait peut-être que Sarkozy s'en occupe.**

Je trouvais ça très drôle de penser que Mitterrand ait une bibliothèque, Chirac, les arts premiers, et Sarkozy, un zoo. Ça me fait rire, mais ce n'est pas très réaliste.

**Au terme de cette minutieuse enquête, pouvez-vous enfin nous révéler ce que font les rennes après Noël?**

J'ai plusieurs hypothèses, mais je pense qu'ils sont plutôt dans une ferme d'élevage, nourris aux OGM, et en même temps, il y en a peut-être quelques-uns qui sont restés sauvages, on ne sait pas... Je voulais garder la question en suspens, ce fantasme du monde sauvage, c'est la partie enfantine du livre.

**Vous lisez des romans? Ceux de la rentrée?**

Oui, mais j'aime bien les récits qui proposent des formes différentes de celles du roman traditionnel, me retrouver dans des objets qui m'interrogent sans savoir où ça m'emmène. C'est important que la littérature soit un moyen de se questionner. Mais j'ai une relation à l'actualité assez décalée, les livres de la rentrée littéraire, je les lis parfois trois ans plus tard.

**QUE FONT LES RENNES APRÈS NOËL?**  
d'Olivia Rosenthal **Verticales** 214 pages).



## IL EST COMMENT... LE NOUVEAU COLOMBE SCHNECK ?

**IRRÉSISTIBLE.** Voilà un drôle de récit, dont on ne sait s'il est franchement tête à claques ou étrangement séduisant... Dans « Une femme célèbre », Colombe Schneck, journaliste télé et radio bien connue, se raconte en se plaignant avec humour de ses infortunes professionnelles, de ses romances ratées... Son héroïne est une ancienne présentatrice radio au chômage (comme Colombe à France Inter), qui a écrit un livre ou deux et qui fait le point sur sa carrière. Elle explique qu'elle a toujours énervé tout le monde. Récemment, ses auditeurs et ses collègues raillaient son incompetence, son débit de mitraille et, le pire, c'est qu'elle leur donne raison : oui, c'est vrai, j'ai toujours été exaspérante ! A cette autofiction, Colombe entremêle la vie de Denise Glaser, génialissime présentatrice de variétés des années 60 au style unique, qui fut virée puis mourut dans l'oubli, façon subtile de montrer que, quand on est journaliste, même star, même surdouée, rien n'est jamais acquis. Le style de ce livre à part, fluide, aérien, nous retient prisonnier. Comme le ton de voix fluet d'une enfant gâtée qui envoûte malgré lui l'adulte récalcitrant. Comme



une conversation avec une amie qui fait tout pour nous énerver, mais nous charme. Comme le zéaiement hypnotique du serpent Kaa dans « Le Livre de la jungle »... Alors, Colombe Schneck, blanche colombe ou vilain « snake » ? A vous de juger...

PATRICK WILLIAMS

■ « Une femme célèbre », de Colombe Schneck (Stock, 150 p.).

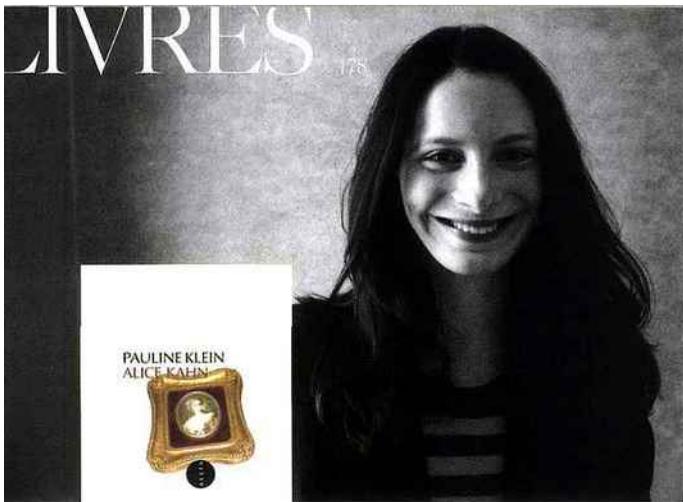
## ... ET LE NOUVEAU OLIVIA ROSENTHAL ?



**VACHEMENT BON !** Avec un humour féroce, Olivia Rosenthal passe à mixeur quelques tranches de vies humaines et animales. Au départ, il y a une petite fille dont les parents refusent d'accéder au plus cher désir, posséder un animal, une « bête », comme elle dit. Révoltée, elle prend en son for intérieur une résolution : lorsque le père Noël viendra déposer ses cadeaux décevants dans la cheminée, elle s'enfuira avec les rennes du traîneau... Mais ce n'est pas si simple, évidemment. L'enfant grandit et ses frustrations se multiplient. L'écriture acérée d'Olivia Rosenthal s'organise en fragments pour reconstituer le parcours psychologique de l'adolescente en y associant, un paragraphe sur deux, des témoignages. Points de vue de dresseur de loups, de soigneur de fauves, de gardien de zoo, de chercheur scientifique pratiquant l'expérimentation sur les animaux : tous participent à l'élaboration d'un récit d'une drôle d'espèce. Dans ce roman polyphonique dont le vrai sujet se précise au fil de la lecture, il s'agit en fait d'une guerre sans merci, celle que livre l'humain à la nature sauvage. C'est sur ce champ de bataille que l'auteur déchiquette à grands coups de griffes l'éducation en vigueur, réduit en pièces les comportements imposés, ne fait qu'une bouchée des conventions.

HELENA VILLOVITCH

■ « Que font les rennes après Noël ? », d'Olivia Rosenthal (Verticales 211 p.).



**ALICE KAHN**, de Pauline Klein  
C'est un premier roman bizarre qui dit l'étrangeté de ne jamais être tout à fait soi, à travers une narratrice qui

joue à être une autre, prend la place d'une autre, essaie d'épouser à force de fringues et d'attitudes ce que serait cette autre dans les yeux du garçon qu'elle rencontre. Car ce court roman évanescant commence par une méprise : la narratrice se fait passer pour l'autre, celle qu'un garçon attend sans vraiment la connaître à la terrasse d'un café. Et si être une femme, c'était forcément être une autre ? Cette autre que les hommes désirent, que la société adoube, que la mode désigne ? En mettant en scène avec humour et poésie ces questions, via une héroïne à l'identité effilochée mais toujours bien campée sur ses talons vertige, Pauline Klein signe un premier texte troublant, drôle et intelligent. *Editions Allia.*

**L'ÉTÉ DE LA VIE**, par JM Coetzee

Troisième volet de son autobiographie fictive, *L'Été de la vie* repose sur le postulat futé de l'autoportrait en creux, dit par les autres. Après la mort (imaginaire) de l'écrivain nobélisé JM Coetzee, un universitaire va à la rencontre de tous les êtres qui ont compté dans la vie de l'auteur sud-africain pour les interroger sur leurs rapports avec le disparu. Via cinq témoignages tour à tour drôles et poignants, Coetzee livre le puzzle parfois contradictoire, souvent cohérent, forcément complexe, d'un être dans son rapport aux autres et signe un magnifique manifeste pour une identité plurielle, qui nous échappe constamment. Lire le premier

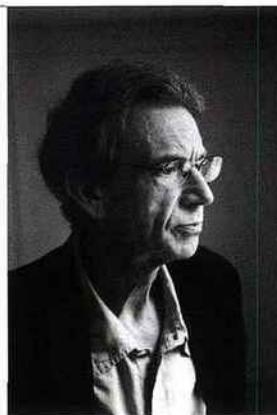
témoignage, drôlissime et hyper autodépréciatif : d'après Julia, femme mariée avec qui il aurait eu une aventure, JM Coetzee est un être à la limite de l'autisme et pas un très bon coup au lit. On connaît peu d'écrivains qui auraient l'humour de se présenter de cette façon. *Editions du Seuil.*  
*Traduction de l'anglais par Catherine Lauga du Plessis.*



Et si être une FEMME, c'était forcément être une autre ? Cette autre que les hommes désirent, que la société adoube, que la MODE désigne..., se demande PAULINE KLEIN.

**QUE FONT LES RENNES APRÈS NOËL?**, d'Olivia Rosenthal

Entre l'essai et le roman, écrit tout en fragments, *Que font les rennes après Noël?* interroge avec autant d'humour, de légèreté que de profondeur, notre condition d'humain liée à celle des animaux. Nous aimons les animaux ? Nous voulons un chien ou un chat ? À travers notre rapport aux bêtes (qu'on tue, dresse, torture aussi...), Olivia Rosenthal raconte en miroir nos rapports inter-humains. Et si nous n'étions que les animaux de compagnie des autres, et d'abord de nos parents ? Et si la cruauté exercée envers les animaux était la même qu'on exerce entre nous ? Un drôle de livre, brillant, passionnant et surtout, jamais moralisateur. *Editions [Verticales]*



**LA VIE EST BRÈVE ET LE DÉSIR SANS FIN**, de Patrick Lapeyre

Tous les aléas de l'amour du point de vue masculin, c'est ce que Patrick Lapeyre excelle à décrire dans son septième roman, six ans après le succès de *L'Homme-sœur*. Un homme marié dont le couple middle-class s'est changé en mensonge retrouve son ex-maîtresse, femme qui lui a échappé et que,

bien entendu, il aurait aimée par-dessus tout... On n'en dira pas plus. Lapeyre sait dire l'ennui du couple longue durée et la douleur de la passion inassouvie en consignait les détails du quotidien et en auscultant les fluctuations incompréhensibles, donc angoissantes, du cœur. Un voyage en voiture, un week-end à la campagne «entre couples», une rencontre éternellement ratée avec les parents... À travers ces situations qu'on a tous connues, ces sensations qu'on a tous éprouvées tout en (souvent) les refoulant, ces compromis qu'on a dû faire contre nos rêves, Lapeyre atteint, mine de rien, l'universel. *Editions POL.*



## Roman. Conte de la vie

# L'homme, la plus noble conquête de l'animal

**Q**ue font les rennes après Noël ? Ce très beau roman d'Olivia Rosenthal, c'est un peu le dialogue entre Buffon et Bruno Bettelheim. Le mystère du destin des cervidés se trouve dans les silences de la psyché. Entre le dialogue de la narratrice avec une petite fille qu'elle accompagne dans son apprentissage de la vie, alternent réflexions et confidences d'un vétérinaire, d'un gardien de zoo ou encore d'un équarrisseur. Les remar-

ques sur le monde animal ne se veulent jamais un contrepoint éclairant sur les émotions de la jeune fille, plutôt une lumière rasante pour laisser deviner la part d'animalité en nous. *Que font les rennes après Noël ?* est le très beau roman d'un apprentissage paradoxal ; on apprend à être humain en cherchant à ressembler un animal. L'enfant veut un animal ; l'adulte voudrait en être un. Dans une langue sobre, Olivia Rosenthal veut démontrer, dans une

taxinomie des ressemblances, que l'homme est le père de l'animal.

Que font les rennes après Noël ? La question ouvre sur de grands espaces blancs où les adultes, lorsqu'ils ont renoncé à écouter l'écho à cette question d'enfant, peuvent enfin apprendre à vivre en lâchant les rênes. ■ **Olivier Maison**

**Que font les rennes après Noël ?**,  
d'Olivia Rosenthal, éd. **Verticales**  
210 p., 16,90 €.

**Livres**

☆☆☆☆:☹ ☆☆☆☆:☹ ☆☆☆☆:☹ ☆☆☆☆:☹ ☆☆☆☆:☹

**LES 10  
TOPS  
RENTREE****1. L'HOMME DE LA RENTRÉE****BERNARD QUIRINY, L'AMÈRE PATRIE**

UNE BELGIQUE ULTRA-FÉMINISTE ET DES INTELLOS BÉBÈTES. «LES ASSOIFFÉES»: LE PREMIER ROMAN DE LA RENTRÉE !

**«LES ASSOIFFÉES»  
BERNARD QUIRINY**

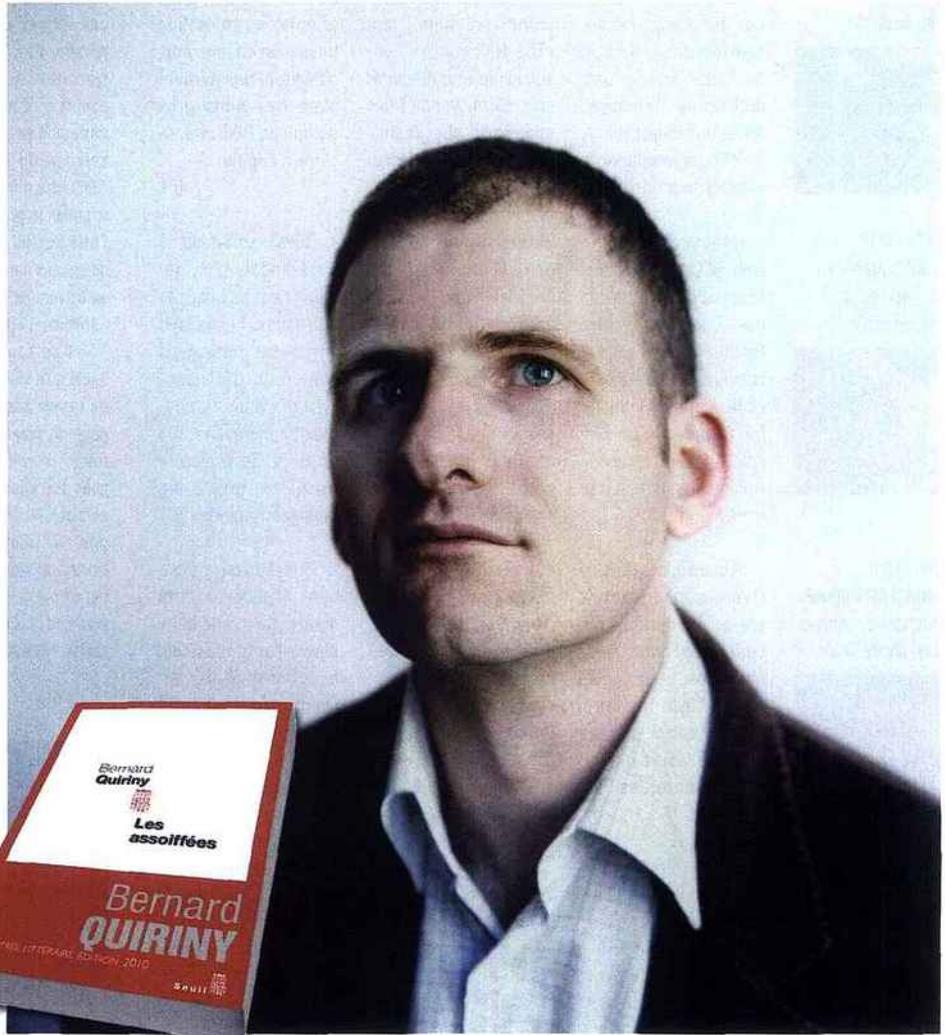
☆☆☆☆

A chaque rentrée, parmi l'avalanche des premiers romans qui s'entassent sur les bureaux, un ou deux sortent du lot. Pour leurs qualités littéraires, leur ambition, leur capacité à provoquer le débat sociologique et à diviser. Ainsi, après «les Bienveillantes» de Jonathan Littell et «la Meilleure Part des hommes» de Tristan Garcia, le bon plan 2010 s'intitule «les Assoiffées». Il est signé Bernard Quiriny. Critique littéraire au «Magazine littéraire» et à «Chronic'art», ce trentenaire s'était fait remarquer avec deux excellents recueils de nouvelles, «l'Angoisse de la première phrase» et, surtout, «Contes carnivores» (réédités en Points). Préfacées par Enrique Vila-Matas, ces short stories avaient raflé un nombre sidérant de récompenses dont le Prix du Style et le Victor-Rossel (dit le «Goncourt belge»).

Justement, à l'heure où la tension entre Flamands et Wallons se fait pressante, Quiriny s'est lancé dans une uchronie subversive. Il imagine en effet le voyage de quelques intellectuels ou politiques français (les reconnaitrez-vous ?) de l'autre côté des Flandres. Le Benelux réuni est devenu une dictature féministe hardcore dirigée par la dynastie des Bergères – régime que l'on découvre, en alternance, avec la vie d'une jeune infirmière dont on va suivre l'ascension. Quelque part entre Will Self, Roberto Bolaño, Philippe Muray et Groland, nul doute que cette fable vacharde, drôle (ah, l'ar-

**«L'INTELLOCRATE» EST UN BON PERSONNAGE DE ROMAN CAR IL EST DRÔLE À OBSERVER.»**

tiste officielle Solen Jupon-René...) et effrayante vous fera voir d'un autre œil le Manneken Pis. L'auteur s'en explique à «Technikart».

**LES VOYAGES D'INTELLECTUELS DANS DES RÉGIMES TOTALITAIRES**

«J'ai toujours été fasciné par ce qui s'est passé des années 30 aux années 70. Ainsi, des écrivains ou philosophes brillants ne trouvaient rien de mieux à dire que ce qui se passait en URSS, Chine ou

Cuba, était le paradis en marche, que le marxisme était un horizon indépassable et que, dans ces pays-là, la liberté de penser était singulière-

ment vivace. Je n'ai jamais compris cet aveuglement total. Je parle des intellectuels communistes, mais je pense aussi aux Brasillach, Drieu La Rochelle qui, en 1941, sont partis en Allemagne encadrés par Goebbels. Je crois que Jouhandeau faisait également parti du voyage – mais il était venu essentiellement pour draguer de l'officier nazi... (Rires.)»

**«L'INTELLOCRATE», CE HÉROS DE ROMAN**

«Dans mon livre, les fins esprits

qui font le voyage s'apparentent moins à des intellectuels qu'à des mondains ! Simple, j'ai envisagé de tels individus moins libidineux qu'ils ne sont dans la réalité – en l'espèce, il valait mieux pour certains d'entre eux... «L'intellocrate» est un excellent personnage de roman car il est drôle à observer. Pourquoi ? Parce que sa volonté à se situer tout le temps dans l'action en signant des pétitions, en changeant continuellement d'avis, est savoureuse.»

**LE FÉMINISME COMME TOTALITARISME**

«Je suis fasciné par l'idée qu'une poignée de personnes décide, du jour au lendemain, de façonner une nouvelle société comme si on était de la pâte à modeler. Encore un roman sur le communisme ? Déjà fait, et bien fait, par d'autres. Il m'a alors semblé amusant d'imaginer un état totalitaire à deux heures de train de Paris. D'où la Belgique, mon pays de naissance. J'aurais pu choisir l'écologie ou l'islamisme radical, voire le "bayrouisme" fondamentaliste... Mais le féminisme était beaucoup plus drôle à traiter. Je me suis donc documenté, j'ai lu notamment les essais des féministes américaines comme Andrea Dworkin et Katerina MacKinnon, initialement deux militantes anti-porn, et je n'ai pas été déçu. Leurs textes confinaient au délire total. Une logorrhée post-structuraliste imbitable, émaillée de néologismes qui reviennent tout le temps. Il y est question de vivre séparée entre les hommes et les femmes et d'une quête du machisme supposé qui confine à la plus incroyable des paranoïas.»

**QUIRINY, ANTI-FÉMINISTE ?**

SYLVAIN MONIER

**«LES ASSOIFFÉES» PAR NAULLEAU**

D'aucuns s'étonneront qu'avec «les Assoiffées», Bernard Quiriny délaisse la nouvelle pour le roman uchronique. Et quelle uchronie : l'instauration en 1970 sur tout le territoire du Benelux d'une féroce dictature féministe, en comparaison de laquelle l'Albanie d'hier et la Corée du Nord d'aujourd'hui paraissent vouées à la douceur de vivre. Même s'il n'est jamais inutile de rappeler les plus sombres aspects de ce régime, depuis le culte de la personnalité rendu à Judith (la Bergère) jusqu'à l'émasculature des derniers hommes en passant par la fermeture hermétique du pays à toute influence étrangère.

«Tout cela est une immense farce. Je suis à fond pour l'égalité des droits, notamment dans le traitement salarial. Ce que je juge consternant, en revanche, c'est cette tendance à tout féminiser du type: "Les Françaises et les Français", "l'écrivaine", etc. L'explication du fameux "masculin qui l'emporte sur le féminin" est simplement grammaticale: il n'existe pas de genre neutre en français, on a donc choisi que le masculin prédominait. Mais j'en vois déjà certains qui pourraient objecter: "Oui mais alors pourquoi ce ne serait pas le féminin qui l'emporterait?"»

**LA BELGIQUE**

«Je me demande ce qui va lui arriver. La Wallonie va-t-elle être rattachée à la France ? Allez savoir. Dans "les Assoiffées", la langue officielle est le flamand. Comme il s'agit d'une Belgique peu agréable à vivre, j'ai tout mis sur le dos des Flamands – en plus la Grande Bergère est initialement batave (Rires). Ce pays est, par tradition, la zone idéale pour un truc surréel ou une solution débile – le féminisme poussé jusqu'à l'absurde en étant une.»

(SEUIL / 400 PAGES / 21 €).

SYLVAIN MONIER

Mais le véritable intérêt du livre se situe ailleurs. D'abord, dans le journal intime d'Astrid Van Moor, formidable témoignage de l'intérieur sur l'existence au quotidien dans l'Empire du Mal et du «sans Mâle». Ensuite, dans le nouvel éclairage proposé sur le fameux voyage d'intellectuels français. Langlois, Gould, Bordeaux, Alvert, Lotte, autant de pseudonymes transparents. Petit indice: parmi ceux qui donnèrent dans le panneau de la Femme nouvelle made in Belgium, certains étaient déjà autrefois tombés dans celui de l'homme nouveau made in China. Un ouvrage des mieux informés qui se lit comme le plus passionnant des romans.

ERIC NAULLEAU

**TROIS AUTRES PREMIERS ROMANS****2. Ex-fan des 80's**

IMAGINEZ DU VINCENT DELERM EN TRES TRES BIEN...

**«FRANCE 80» / GAËLLE BANTEGNIE ★★★★★**

Qu'est-ce qui peut bien réunir Claire des Raider, de Jack Lang et de Megadeth, Berthelot, ado de 13 ans déprimée par sa banlieue nantaise, et Patrick Che-neau, VRP pour Canal+ tendance queutard ? Rien, a priori, sinon leur traversée commune des années 80 au son de «l'Aziza» et des «Démons de minuit». Obsessionnelle du vintage, Gaëlle Bantegnie (voir article page 42) ressuscite dans «France 80» un monde englouti, celui des numéros de téléphone à huit chiffres et



avec un mélange d'ironie et de fascination. Car en alignant les références désuètes, cette membre du collectif Inculte révèle aussi une certaine innocence perdue, celle des premiers émois devant «37°2 le matin» de Beineix. Pour dire si ça date.

(L'ARBALÈTE / 224 PAGES / 17 €). JULIEN BISSON

**3. Gotan project**

UN STYLE FOU POUR UN ROMAN QUI DONNE ENVIE DE TANGUER.

**«EGO TANGO» / CAROLINE DE MULDER ★★★★★**

A tous ceux qui, un jour, sont allés à une soirée au Latina, on conseillera l'étonnant «Ego tango» de Caroline de Mulder (qui ne devrait pas laisser de glace les magazines féminins et masculins). Cette jeune universitaire belge – par ailleurs auteur d'un essai littéraire à paraître en 2011 chez Gallimard – décrit ici le milieu du tango



nation chronique, l'enlèvement dans l'éternel présent d'un disque qui passe en boucle. Dans une langue savante et originale, elle construit une atypique histoire d'un quatuor amoureux qui va virer au polar tragique. Ici, on danse comme on vit, on aime ou on meurt. Tout est question de musicalité, comme chez ce bon Astor Piazzola. Et c'est très beau.

(CHAMP VALLON / 224 PAGES / 16 €).

EMILIE COLOMBANI

**4. Sale gosse**

UN «TEEN NOVEL» CRADO, MALIN ET TOUCHANT.

**«APRÈS L'ENFANCE» / JULIE DOUARD ★★★★★**

Quand on y pense, «l'Attrape-cœurs» frère macho, une sœur qui va chier un même, des petites embrouilles, une pièce de théâtre qui raconte «comment des moines et des bonnes sœurs forniquaient en secret», des frites et la Belgique (décidément, le pays de la rentrée littéraire): tel est le menu du premier roman, malin et bien écrit, de cette prof de philo de Normandie, qui a su allier tendresse et méchanceté. On prend !



(P.O.L. / 334 PAGES / 19,50 €). BAPTISTE LIGER

## Fresh *spécial rentrée*

**LES ROMANS AMÉRICAINS.** En septembre, ça sera un revival du débarquement avec Bret Easton Ellis, Don DeLillo, Jim Harrison, Thomas Pynchon, Raymond Carver, etc. Ajoutez à ça une édition XXL du festival America, qui se déroulera du 23 au 26 septembre à Vincennes: yes, they can !



**LES ROMANS ÉTRANGERS (TOUJOURS)** Comme si ça ne suffisait pas, ajoutez Rodrigo Fresan (et son génial «Fond du ciel»), Alan Pauls, Will Self, J.M. Coetzee, David Peace et plein de découvertes. Et tout ça tombe le mois des impôts...

**ANTOINE VOLODINE ET MATHIAS ENARD.** On reviendra en septembre sur le dernier Tonio (qui sort, en plus, deux autres titres, sous le pseudo de Manuela Drager et Lutz Bassmann) et sur le nouveau bouquin de Monsieur «Zone», «Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants» (sic). Du haut niveau.



**LES «JOKERS».** Le banc de touche compte quelques talents, comme Eric Pessan, Philippe Vasset, Claude Arnaud, Yves Ravey ou Marc Weitzmann. Qui a dit meilleurs que certains titulaires ?

**MICHEL HOUELLEBECQ ET VIRGINIE DESPENTES.** A l'heure qu'il est, nous n'avons pas lu leurs derniers bébés, qui comptent de fait parmi les temps forts de la rentrée. Œuvres «choc» ou pétards mouillés ? On penche a priori pour la première hypothèse, mais allez savoir.



**LES INATTENDUS MAINSTREAM.** Rayon «grand public», il faut saluer «Une femme célèbre», libre évocation de Denise Glaser selon Colombe Schneck. Et le *Nothomb* annuel, «Une forme de vie» est un bon cru.

**LES CONTROVERSÉS.** A «Technikart», les avis sont partagés sur les derniers Mabanckou, Del Amo, Adam, et Ravalec. D'où la question: quels journaux feront le bon vieux «pour» / «contre» ?

**ELLE LES PREMIERS ROMANS INTIMISTES DE JEUNES FEMMES.** C'est la grande tendance 2010. Pour quelques réussites (voir page précédente), beaucoup de petites choses à petit sujet, petite ambition et, surtout, petite écriture. Qui a dit calibré «Elle» ?

**LES BOULETS POUR RELAY.** On s'énerve par avance du succès des best sellers annoncés de Blandine Le Callet, Claudie Gallay ou Marie Nimier. Et encore, on n'a pas attaqué la lecture du Marc Dugain.

**LES «ÇA VA PAS ÊTRE POSSIBLE».** Enfin, un grand merci à tous les éditeurs qui nous permettent d'alimenter la rubrique «trop nuls» de «Technikart», en publiant les romans de Laurent Gaudé, Agnès Desarthe, Salim Bachi, Fabrice Humbert, *Marine Tull*, Fatou Diome...

B. L. ET J. BI.

## Pas fresh

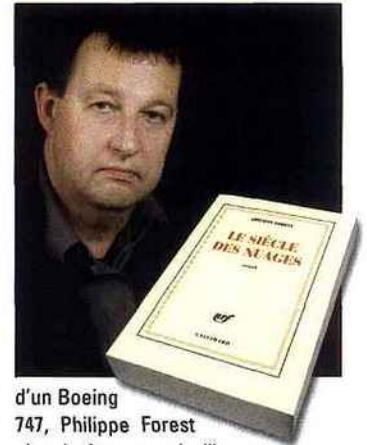
## 5. Ça plane pour lui

AVEC «LE SIÈCLE DES NUAGES», PHILIPPE FOREST CONJUGUE AVEC BRIO L'HISTOIRE DE SON PÈRE À CELLE DE L'AVIATION.

«LE SIÈCLE DES NUAGES» / PHILIPPE FOREST ☆☆☆☆

Disons-le comme ça: on n'attendait sans doute pas Philippe Forest aussi haut en cette rentrée. C'était oublier la puissance évocatrice de ce romancier singulier (souvenez-vous de «Sarinagara»), qui chausse ici des ailes de géant pour dépasser le reste de la flotte et survoler sans mal la saison littéraire. Son joliment nommé «Siècle des nuages» (en hommage à un poème d'Apollinaire) s'ouvre pourtant sur un crash, celui d'un hydravion de l'Imperial Airways, pulvérisé près de Mâcon en mars 1937. L'époque des pionniers de l'air touche déjà à sa fin, mais le jeune Jean Forest n'en suit pas moins les exploits de ces héros modernes, porte-drapeaux de l'optimisme des années folles. La guerre va passer par là et anéantir ce doux espoir. Envoyé aux Etats-Unis pour se former sur des avions de chasse, l'apprenti pilote échappe par bonheur aux combats. Rentré au pays à la Libération, où l'attend sa fiancée Yvonne, il rejoint alors la jeune compagnie Air France, d'où il accompagnera plusieurs décennies durant l'essor de l'aéronautique...

Du garçon qui lève les yeux au ciel, admirateur de Mermoz et de Saint-Ex, au pilote chevronné aux commandes



d'un Boeing 747, Philippe Forest cherche à comprendre l'homme que fut son père, et les rêves qui l'ont porté. Car il y a de l'utopie dans la conquête du ciel, cette aventure sans cesse répétée contre la mort et la tragédie. Celle-ci sert de fil rouge à cette prodigieuse fresque qui relie par le verbe les hommes et les époques pour les sauver du néant. Ajoutez un rythme obsédant, et vous comprendrez pourquoi ce «Siècle des nuages» s'affirme comme l'une des œuvres les plus plannantes de l'année.

(GALLIMARD. 560 PAGES. 21,90 €).

J. BI.

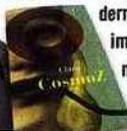
## 6. La vie en Oz

DOROTHY, TOTO ET LEURS COPAINS PLONGÉS DANS L'HORREUR DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE. UN CARNAVAL DE FREAKS SIGNÉ CLARO.

CLARO QUE SI

«COSMOZ» / CLARO ☆☆☆☆

Quand «Over the Rainbow» rencontre «l'Arc en ciel de la gravité». Voilà comment on pourrait résumer «CosmoZ», le dernier roman, impressionnant, du traducteur superstar tout d'abord qu'avant de devenir le Christmas movie que l'on sait, «le Magicien d'Oz» était un roman populaire de L. Frank Baum ? Ajoutez un «r» et un «n» au nom de l'auteur, et vous obtenez «Barnum». Ainsi, vous aurez une idée de ce que notre fan



de Thomas Pynchon a fait de cette «pierre précieuse» sur laquelle édifier le grand bunker païen du XX<sup>e</sup> siècle.

Du Kansas à Vienne en passant par la France, Hollywood ou Auschwitz, Claro revisite brillamment le célèbre voyage de Dorothy, du chien Toto et toute la clique de freaks. Dans ce cirque des horreurs, tout déborde – l'écriture, la structure, la narration – sans que cette géniale fête foraine – fruit de cinq ans de travail – ne noie pour autant le lecteur. Et ce dernier sort bluffé, secoué, de «CosmoZ», admirable conte d'effets sur la création et la destruction.

(ACTES SUD. 486 PAGES. 21 €).

B. L.

## 7. Manimal

AVEC SES RENNES, OLIVIA ROSENTHAL SERAIT-ELLE DEVENUE L'ANTI-KATHERINE PANCOL ?

«QUE FONT LES RENNES APRÈS NOËL ?» / OLIVIA ROSENTHAL ★★★★★

Cette année, le Père Noël est une mère Noëlle et passera fin août. Dans le civil, elle s'appelle Olivia Rosenthal (dont on avait beaucoup aimé «On n'est pas là pour disparaître»). Son nouveau roman concentre en effet ce que la littérature a de meilleur à nous offrir: un fond pertinent sur l'éternelle opposition nature vs culture, une forme presque expérimentale, une écriture tenue. Le pari de Rosenthal est le suivant: dans «Que font les rennes après Noël ?», deux textes se jouxtent, s'épaulent, se confrontent, en petits paragraphes alternés et indépendants. D'un côté, la vie d'animaux enfermés dans un zoo; de l'autre, celle d'une jeune femme à l'étroit dans sa vie. De la cellule animale à son alter ego familial, il n'y a qu'un pas, d'autant qu'assez vite, un texte infuse l'autre, puis l'autre contamine l'un (vous suivez ?). A la manière de Perec dans le mémorable «W ou le souvenir d'enfance», notre lecture englobe ces deux récits parallèles et nos méninges s'animent, stimulées par cette leçon de style et d'intelligence. La bête est-elle humaine ? Ou l'homme, encore animal ? Un peu des deux. Autre exploit: avec un titre digne de Katherine Pancol, Rosenthal nous livre le plus sérieusement du monde un roman d'une inestimable valeur. Reste à savoir ce que le vieux barbu fait des rennes après sa tournée dans les cheminées.

(VERTICALES / 212 PAGES / 16,90 €).

ETIENNE DUCROC



## 8. Le pont, l'abrupt et le truand

«NAISSANCE D'UN PONT» MAGNIFIQUE ROMAN DE TRAVAUX PUBLICS SIGNÉ MAYLIS DE KERANGAL.

«NAISSANCE D'UN PONT» / MAYLIS DE KERANGAL ★★★★★

Attention, ceci n'est pas une devinette: qu'est-ce qui peut bien rapprocher Mo Yan, un Chinois originaire de Datong, capitale mondiale du charbon, d'une certaine Summer Diamantis – une Française de Bécon-les-Bruyères – ou du Dunkerquois d'origine portugaise portant l'in vraisemblable nom de Sanche Alphonse Cameron ? Ben rien, a priori. Sinon qu'ils sont, parmi tant d'autres, les héros presque anonymes du dernier roman de Maylis de Kerangal, «Naissance d'un pont». Ces employés interchangeables d'une main d'œuvre mondialisée participent à l'épique construction d'un pont à Coca (ville imaginaire de Californie).

Après les excellents «Dans les rapides» et «Corniche Kennedy» (finaliste du Prix Fémina 2008), Maylis de Kerangal raconte ici la gestation d'un édifice de génie civil (tiens, comme Mathias Enard avec le remarquable «Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants», on en recause dans la prochaine édition) comme d'autres ont pu raconter la naissance d'une ville. On songe notamment au New York de Dos Passos dans «Manhattan Transfer» et on reconnaîtra à la romancière le mérite de s'écarter des miasmes pseudo-intimistes – la très grosse plaie de la rentrée de septembre. Abstraction faite de quelques facilités, «Naissance d'un pont» s'avère un récit efficace, juste et bien rythmé, dont l'esthétique hyper-réaliste à la Hopper (donc poétique, aussi) emballe sec. Un vrai travail d'ingénieur ?

(VERTICALES / 320 PAGES / 18,90 €).

E. C.



QUATRE RAISONS DE DÉCOUVRIR... MATHIEU RIBOULET

1 \_PARCE QU'IL REND HOMMAGE COMME PERSONNE À L'ART DU PORTRAIT LITTÉRAIRE.

Dans «Avec Bastien», Mathieu Riboulet brosse le portrait d'un garçon envoûtant, à l'enfance corrézienne et solitaire et qui, devenu acteur de porno gay, «joint l'utile à l'agréable».

2 \_PARCE QUE C'EST UN PUTAIN DE STYLISTE.

Dès les premières phrases, on est emporté par un flux mélodique. L'auteur joue avec la volupté des mots et des sens. A l'image de ce texte – et comme c'est le cas chez les grands écrivains –, Dostoïevski nous rappelle en épigraphe que «la beauté est une énigme».

3 \_PARCE QU'IL RÉHABILITE LES SŒURS DE LA PERPÉUELLE INDULGENCE.

Vous savez, cette congrégation tragicomique et anti-SIDA de drag-queens travestis en nonnes... Grâce à Maria-Begonia de la Sagrada Capota (et à ses mémorables prêches dans des lieux de baise) nous comprendrons que «les voies du ciel sont de moins en moins impénétrables».

4 \_Parce qu'au fond, on ne sait pas de quoi ça parle.

S'agit-il de backrooms, de Lozère ou du deuil d'un amour d'enfance ? On ne sait pas, en fait. On a juste besoin de tourner la page tant Riboulet réussit l'exploit d'être beau sans être poseur, profond mais jamais chiant. Son secret tient en un mot: l'émotion.

«AVEC BASTIEN» (VERDIER / 128 PAGES / 13,90 €). ★★★★★

ARTHUR DREYFUS

## 9. Patrick Lapeyre, y en a pas deux

PAS FACILE DE S'AIMER, CHEZ CE ROMANCIER TRÈS DISCRET.

«LA VIE EST BRÈVE ET LE DÉSIR SANS FIN» / PATRICK LAPEYRE ★★★★★

C'EST QUOI ?

C'est drôle et triste. C'est beau aussi. Parfois, ça ressemble au quotidien comme le voyait Truffaut dans «La Femme d'à côté». Des histoires de couples qui finissent mal. Des héros minables que l'on ne peut laisser à leur sort. Il y a ici toujours un mot détonnant qui transforme la banalité en espoir, une réalité aussi crue qu'incongrue, l'endroit et l'envers de chaque chose. Un feu d'artifice dans une usine désaffectée.

C'EST COMMENT ?

Sans les pirouettes réjouissantes de Patrick Lapeyre, «La vie est brève et le désir sans fin» serait une tragédie classique. Deux losers attachants (l'un à Paris, l'autre à Londres) aiment follement la même femme: la troublante Nora. De cette trame convenue, Lapeyre nous concocte une tambouille endiablée, piments sémantiques compris. Humour doux-amer et situations salées, une recette originale et consistante.

(P.O.L. / 345 PAGES / 19,50 €).

E. D.



QUI C'EST CELUI-LÀ ?

C'EST QUI ?

Élève à Henri-IV puis prof de lettres, Patrick Lapeyre, la soixantaine, s'est discrètement frayé un chemin vers la reconnaissance littéraire à raison d'un roman tous les quatre ans depuis 1984. Et s'il pond moins que David Foenkinos, c'est parce qu'il choisit ses mots, les mesure, les soupèse avec grand soin, comme on fait son marché (ou comme on le faisait). «Je suis biologiquement lent», avoue modestement cet artisan de la phrase.





## en marge

### Nos amis les humains

Pour sonder la nature humaine, Olivia Rosenthal est allée au zoo. Pour connaître le sens de la vie, dans un abattoir. Pour se demander si l'on naît libre, chez un dresseur. Sa démarche est, en soi, assez extraordinaire. Ce qui l'est encore plus, c'est qu'elle a y a trouvé des réponses. L'écrivaine, née en 1965, a ses méthodes. Pour son précédent et septième récit, *On n'est pas la pour disparaître* (Verticales, 2007, prix Wepler Fondation La Poste), elle avait effectué un travail documentaire et mené des entretiens sur la maladie d'Alzheimer, avant d'en tirer un livre à plusieurs voix. *Que font les rennes après Noël ?* a suivi le même parcours. Olivia Rosenthal, comme elle l'explique dans un entretien vidéo au site Mediapart, a écouté un dresseur, un soigneur, un boucher, un éleveur, un chercheur, et d'autres, parler de leur quotidien avec les animaux. Elle a ensuite conçu un récit polyphonique dont on ne connaît pas la part de fiction, chose agréable. En parallèle, elle raconte la vie d'une femme, de sa naissance à ses 44 ans, son parcours vers l'émancipation, ses doutes sur l'appartenance à sa famille, à sa communauté, à son espèce. La force du livre tient à ce va-et-vient permanent entre le monde animal et les interrogations humaines. Chaque paragraphe se répond, chaque chapitre, en plongeant dans un nouvel aspect de la vie des bêtes, inaugure une nouvelle ère pour son personnage. Ainsi de l'enfance. Un dresseur évoque son travail avec les fauves : « *Ya pas de mystère, pour avoir de bonnes bêtes, il faut les retirer très vite de la mère et les*

*biberonner soi-même* ». En écho, cette phrase : « *Enfant, vous ne vous demandez pas quel métier vous ferez, quelle vie vous mènerez, dans quel lieu vous habiterez, quels amis vous aurez, à quel âge vous mourrez, quels amoureux vous éconduirez, votre mère vous tient lieu de vie, de métier, de lieu, d'ami, d'amoureux et de tout le reste* ».

C'est assez beau. D'abord, parce que l'on sent toute l'affection de l'auteur pour « ses » voix, qu'elle met en scène de façon généreuse et drôle. Le travail avec les bêtes est décrit avec minutie, parfois avec rage ou passion. Mais, surtout, parce qu'Olivia Rosenthal emprunte un chemin trop souvent délaissé en littérature : elle va puiser dans l'ailleurs, dans l'autre, des éléments susceptibles de l'éclairer sur son intimité. Cette volonté d'ouverture est si constitutive du livre qu'elle aboutit parfois à un systématisme. La rigidité de la structure peut lasser, de même que l'utilisation de la deuxième personne pour les passages sur la jeune femme et la répétition obsessionnelle de certaines phrases. On a la sensation que l'auteur tord parfois des éléments pour les adapter à la contrainte de sa narration en deux temps. Malgré cela, l'originalité et la curiosité dont fait preuve ce livre sont précieuses, parce que rares. Olivia Rosenthal pensait au départ écrire sur les rats, mais n'y est pas parvenue. On ne le déplore pas : sa force réside dans l'étude inlassable d'autres animaux, pensants, ceux-là. ■

Clara Georges

-----  
*Que font les rennes après Noël ?*, d'Olivia Rosenthal [Verticales] 216 p. 16 90 €.



## Le bestiaire humain

**Olivia Rosenthal fait le parallèle entre la vie des hommes et celle des bêtes sauvages. Glacial mais très réussi.**

**V**ous souvenez-vous de *Mon oncle d'Amérique*, d'Alain Resnais, et de ses considérations comportementales, inspirées du Pr Laborit, sur des personnages observés comme des souris de laboratoire ? Sans doute Olivia Rosenthal a-t-elle réussi l'équivalent littéraire avec *Que font les rennes après Noël ?*, qui, malgré son titre bestiaire, se situe aux antipodes des *Ecu-reuils...*, de Katherine Pancol.



**ATYPIQUE** La romancière signe un livre qui hante son lecteur des jours durant.

Réduits à un simple « je » ou à un « vous », les héros anonymes de ce roman atypique ne croient d'ailleurs plus au

barbu passant par les cheminées. Qu'ils soient homme ou femme, soigneur au zoo de Vincennes, dresseur dans un cirque, boucher ou chercheur, ces individus dont les voix se répondent en écho ont perdu leur regard innocent sur ces bêtes qui naissent, grandissent et meurent dans des cages, des animaleries ou des fermes. Mais qu'est-ce qui différencie leur existence de celle d'un humain dont la vie est régie par son éducation, le droit et la société ? Un enfant n'est-il pas, en un sens, la propriété et le produit de sa mère ? Quelqu'un qu'on invite dans sa chambre n'est-il pas un fauve qu'on souhaite enfermer ?

Avec une précision digne du meilleur Régis Jauffret et une

écriture qu'on croirait issue des manuels vétérinaires, Olivia Rosenthal superpose subtilement de courts paragraphes, oscillant entre le quotidien de ses *Homo sapiens* et des constats cliniques sur la vie animale. Et, soudain, la mort d'un amant, le désir pour une jeune femme ou des réflexions sur quelques films (*Rosemary's Baby*, *La Féline*, *King Kong...*) prennent une connotation particulière, mis en parallèle avec des récits sur l'élevage, la vivisection ou l'abattage. Un roman qui hante son lecteur des jours durant. Et, surtout, qui réveille la bête en lui.

● BAPTISTE LIGER

**Que font les rennes après Noël ?**, par Olivia Rosenthal.

**Verticales** 214 p, 16,90 €



## ROMAN

**OLIVIA ROSENTHAL**  
QUE FONT LES RENNES  
APRÈS NOËL ?

**SELECTION FRANCE**  
**CULTURE-TÉLÉRAMA**



Pour Olivia Rosenthal, le concret est fascinant, le langage technique est source d'invention, et le vocabulaire résonne bien au-delà du réel. Dans son précédent roman, *On n'est pas là*

*pour disparaître*, la romancière mêlait déjà documentaire et fiction, autour du motif de la perte de mémoire et de la maladie d'Alzheimer. A présent, dans *Que font les rennes après Noël ?*, elle pousse encore plus loin cette construction polyphonique avec une maîtrise enthousiasmante.

Une fillette, racontée à la deuxième personne du pluriel, grandit au fil des pages : enfant dominée par sa mère, adolescente vulnérable, épouse docile puis émancipée. Parallèlement, des professionnels – un dresseur de loups, un boucher, un gardien de zoo, un soigneur – décrivent leur relation avec le monde animal, derrière les cages, dans les abattoirs ou les laboratoires. Peu à peu, êtres humains et animaux se croisent et se répondent. Olivia Rosenthal tisse avec précaution le lien entre eux, la pseudo-liberté de l'un et la fausse soumission de l'autre. Chaque épisode semble autonome, mais s'enlace dans une fiction parfaitement contrôlée. L'auteur ne perd jamais son lecteur, l'accompagne, puis prend ses distances grâce à des ellipses : elles permettent d'imaginer ce qui se passe dans l'intervalle.

Apparemment décalé, parcellaire, ce roman sur la domestication est cohérent, porté par un grand sens du rythme, un jeu subtil sur la répétition. Poétique, humoristique, *Que*



**OLIVIA ROSENTHAL EXPLORE  
L'ANIMALITÉ ENFOUÏE EN NOUS.**

*font les rennes après Noël ?* parle de nos illusions, des rêves d'enfant qui se brisent et de la sauvagerie que nous cachons au fond de nous. Avec cette éternelle question : où peut bien se nicher notre part animale ? Disparaît-elle à la naissance ou se gagne-t-elle à la force du poignet, quand « *vous n'avez plus peur, vous n'avez plus honte, vous n'appartenez plus à votre mère, vous n'appartenez plus à votre mari, vous vivez votre vie sauvage tout en restant civilisée... Vous ne croyez pas au père Noël, vous ne suivez pas le traîneau, l'âge vous libère* ».

**CHRISTINE FERNIOT**

Ed **Verticales** 216 p , 16 90 €

## CANARDAGES

## Lettres ou pas Lettres

## L'homme est un loup pour l'homme

**Dans "Que font les rennes après Noël?" (Verticales), Olivia Rosenthal raconte la difficile métamorphose d'un animal obéissant en femme libre.**

INNOCENT, ce désir de posséder un animal lorsqu'on est enfant? D'abandonner son ours en peluche pour une vraie bête dont on sera le maître? Légitime, ce besoin de quitter l'univers des contes de fées (et du grand méchant loup) pour entrer dans « *la vie réelle* »? Illusoire, nous dit l'auteur, tant notre comportement ressemble à celui de ceux que nous avons domestiqués. Olivia Rosenthal n'est ni sociologue ni ethnologue, mais écrivain. Remontant jusque dans sa prime enfance, et au trauma d'un désir contrarié, elle retrace le long chemin qui fut le sien pour accéder à son corps, c'est-à-dire à la fois à son « *animalité* » et à son « *humanité* », loin de ses géniteurs, et ainsi s'émanciper.

L'obstacle initial, c'est la famille donc, qui s'oppose à son désir d'animal. Sa mère, surtout, dont on verra que la progéniture va rester longtemps sa « *propriété* ». En compensation, on propose à l'enfant des poupées (ces cadeaux de Noël que les rennes apportent sur leur traîneau), puis, au fur et à mesure qu'elle grandit, de déprimantes visites au zoo ou des séances de films animaliers, grâce auxquelles son idée du vivant (et plus tard de la sexualité) se précise, mais sans combler ses attentes. « *Docile* », et sans

savoir qu'elle est déjà « *contaminée* » par son éducation, la petite fille se promet néanmoins de « *monter sur un renne après Noël et de partir vers l'est avec le troupeau* ».

Ce fil autobiographique (elle utilise le vocatif « *vous* »), Olivia Rosenthal l'interrompt très régulièrement par de courtes séquences à caractère scientifique sur tel ou tel groupe animal, ou par les témoignages (avec emploi du « *je* ») de ceux qui les élèvent, les dressent, les soignent, s'en servent de cobayes - ou les tuent. Le lecteur passe ainsi des émois intimes de l'enfant, puis de l'adolescente, et enfin de la jeune adulte durant son apprentissage de la vie, et de son corps, aux constats plus froids des professionnels du monde animal (du dompteur au chercheur, de l'agriculteur au boucher), pour lesquels il peut être « *naturel de tuer des bêtes* ». Toute la subtilité du livre, et de sa construction, est de renvoyer le lecteur aux interrogations mêmes de celle qui découvre en grandissant que ses parents l'ont « *dressée* » pour être l'animal obéissant qu'ils étaient chacun.

Les ravages de cette éducation, l'auteur en mesurera toute l'étendue lors de sa première expérience amoureuse: gênée par la nudité, paralysée par cette « *peur de l'autre* » que sa mère lui a inculquée (« *Vous n'avez pas envie d'être pénétrée* »), elle ne parvient pas à « *capturer* » l'homme qu'elle aime, et

l'histoire finira mal. Plus tard, alors qu'elle s'est jetée à corps perdu dans les études, un autre homme survient. Il est « *doux* », il veut reproduire le schéma parental, il la demande en mariage: « *Vous êtes bien élevée, vous vous mariez.* » Le jour de la désobéissance est encore loin.

Un film pourtant - « *La féline* », de Jacques Tourneur- va ouvrir les yeux de la jeune femme: son héroïne, sous l'emprise d'une légende moldave, est persuadée que, « *si elle couche avec un homme, elle se métamorphosera en panthère* ». Et le dévorera. Ce que fera, à sa manière, celle qui entre-temps est devenue une épouse modèle, en sortant ses griffes, enfin, pour entrer dans l'univers des « *femmes -panthères* ». La découverte de l'amour au féminin scellera l'amorce de son émancipation.

Aucune complaisance dans ce livre intense, c'est par sa justesse qu'il nous touche, par l'adéquation parfaite de sa langue avec son propos.

- 212 p., 16,90 Euros.

Capel Igor



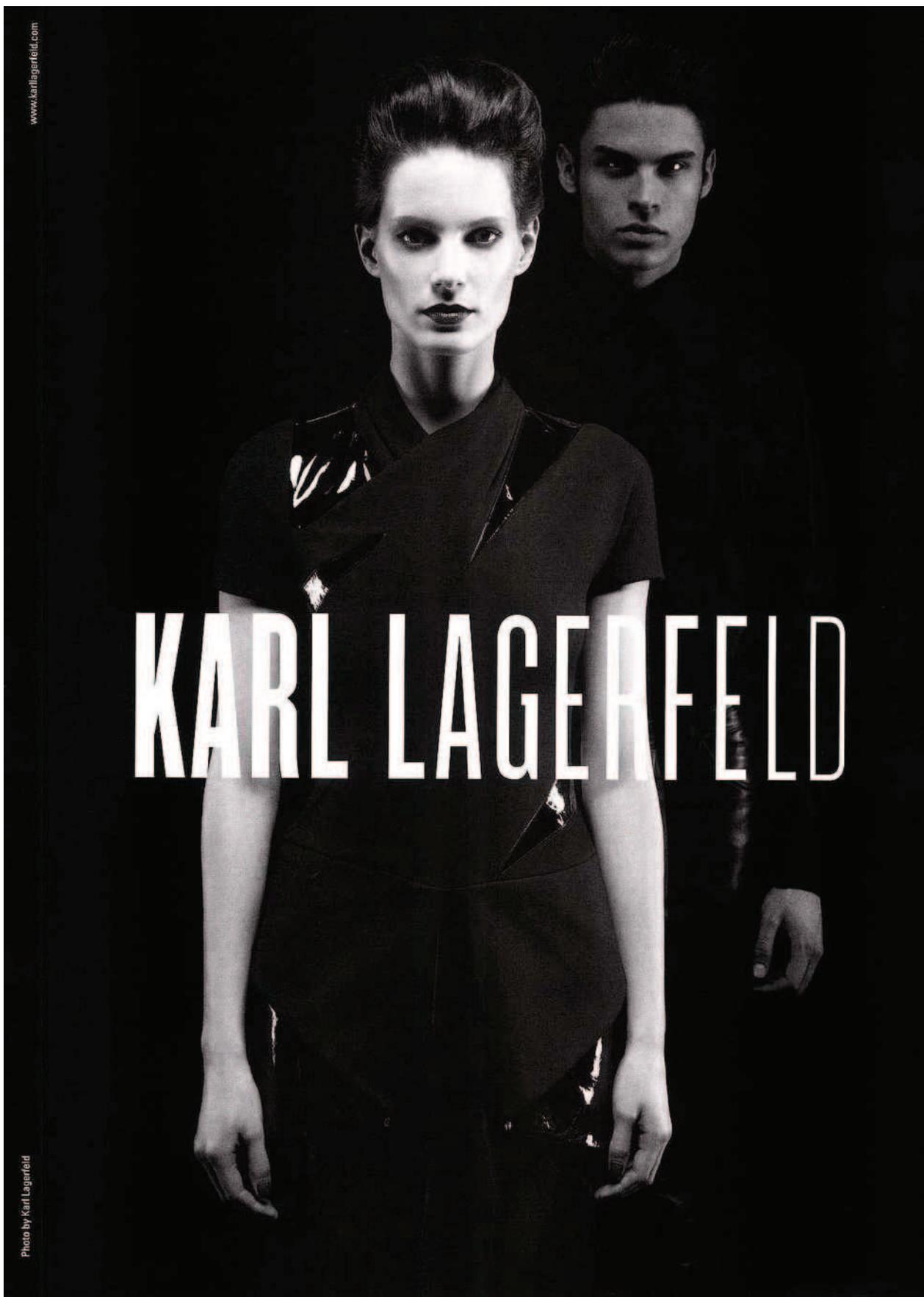
# 104

## Quatre femmes par Sean J. Rose

**Entre humour et mélancolie, quatre auteurs explorent autant de destins de femme : quatre manières de s'approprier l'écart entre le désir et la réalité, d'assumer sa liberté.**

### Animal Lover

On peut avoir une envie d'animaux domestiques, comme d'autres sont en mal d'enfants. L'auteur raconte ce désir persistant qui vient de l'enfance où la narratrice, au lieu de jouer à la poupée, se déguisait en Indien et voulait absolument une "petite boule de poils" à cajoler. L'auteur d'*On n'est pas là pour disparaître* (éd. Verticales), sur la maladie d'Alzheimer, poursuit une veine autobiographique – ici c'est le parcours d'une femme de 40 ans, de la petite fille qu'elle fut à la femme adulte qu'elle est devenue, mais Olivia Rosenthal est bien trop sagace pour confesser patement son caprice enfantin, nous dérouler un curriculum vitae, somme toute fort sage (elle devient



enseignante de littérature du XVI<sup>e</sup> siècle) Dans *Que font les rennes après Noël*, elle entremêle subrepticement entre les épisodes qui aboutissent à la lente réalisation de sa propre sexualité, des considérations zoologiques : paroles de dresseurs, de soigneurs dans les zoos, de vétérinaires ou de bouchers pour dire combien le désir, cette part animale, est empêché ici par les spécialistes des animaux, là par le regard d'une mère ubiquitaire. Le livre est également un merveilleux éloge du cinéma, cette lumière au cœur des salles obscures, et un rappel que la révélation n'empêche pas le mystère. "On ne vous a pas dit ce qu'on faisait des rennes après Noël. On ne vous a pas expliqué ce qu'il advenait du corps inerte des animaux. Entre les contes de fées et la vie réelle il y a un vide que vous n'arrivez pas à combler."

Olivia Rosenthal *Que font les rennes après Noël ?* Ed. Verticales 216 p

### Le conte de la liberté

Un auteur libanais mondialement connu et résidant à Londres marie ses enfants. C'est l'occasion pour elle de se souvenir de son propre mariage. Sans prévenir son père musulman conservateur et ultra-pieux, elle avait épousé un chrétien. Hanan était une femme émancipée qui avait fait des études au Caire, travaillait pour un grand quotidien, écrivait des livres. Et si son union a été un vrai choix, tel n'avait pas été, comme pour tant d'autres femmes, le cas de sa mère Kamleh. Fiancée à son insu à son beau-frère, veuf de sa sœur aînée, à l'âge de 11 ans, mariée de force à l'âge de 14. Kamleh n'acceptera pourtant jamais son destin conjugal. Elle quitte le foyer pour vivre sa passion avec l'amour de sa vie (Mohamed, le beau cousin d'une couturière chez qui elle avait été placée enfant) et ce, au risque de ne jamais revoir ses deux filles. Du jamais vu dans le Beyrouth des années 30 ! La future romancière lui en voudra, qui écrira sur des destins de femmes, sauf celui de sa mère. Le temps passant, la fille "abandonnée" se décide enfin à transcender la rancœur par son écriture lumineuse et à raconter l'incroyable vie de celle qui lui avait secrètement tracé le chemin de la liberté.

Hanan el Cheikh *Toute une histoire* ActesSud 320 p

### Adieu Belle Époque

Une vieille dame se souvient de sa jeunesse, de l'amour et de la guerre. C'est que les trois sont liés. Quand le conflit éclate, Elena passe ses vacances avec sa mère chez son oncle maternel de l'autre côté de la frontière, en pays d'Artois. Ce sera leur "dernier été". Le frère part au front, alors que le père demeure en Belgique, elle et sa mère sont bloquées en France. Parmi les champs de ruines, Elena ren-

contre un jeune officier anglais reporter de guerre, qui deviendra son mari, elle comprend que rien ne sera plus comme avant. Fin de l'adolescence pour cette jeune fille issue de la bourgeoisie commerçante flamande, la guerre sonne également le glas de la Belle Époque avec ses charmes discrets et son monde codifié. Chez Erwin Mortier, on goûte avec délices une écriture ample et sensuelle qui traduit la couleur du temps qui passe. Au crépuscule de sa vie, Elena se confesse à son aide-soignante. Aux images des atrocités de 14-18 se mêle la mémoire des premiers baisers. "[...] Je me réveille juste avant le point du jour, ou plus fréquemment de ma sieste, avec le souvenir de ses jeunes épaules nues sur mes paumes, comme si le corps disposait d'une mémoire spécifique : leur rondeur qui se love dans la conque de ma main lorsque je vais m'asseoir, jambes écartées sur ses hanches et le repousse contre l'oreiller quand il veut se redresser en plantant ses coudes dans mes paumes."

Erwin Mortier *Sommeil des dieux* ed Fayard 378 p

### L'étrangère

Le premier roman de Virginie Mouzat parlait à la première personne du point de vue d'une femme à qui les organes reproducteurs faisaient défaut, comme incomplète, elusive et qui n'aurait jamais d'enfant. Dans *La Vie adulte*, Virginie raconte, de cette même voix blanche, l'ennui du réel qui pèse sur une jeunesse passée dans une banlieue cossue des Yvelines. Père radiologue et mère au foyer, deux enfants (un garçon, une fille), belle maison, confort moderne, Ford Taunus et vison, tous les signes extérieurs de la réussite sont là. Mais l'œil de la "petite chérie" de papa perce à jour les plaies sourdes d'un mariage qui bat de l'aile. La jeune romancière signe un long travelling mélancolique de la grise enfance (la mère disparaît pour vivre ailleurs sans eux) aux couleurs fades d'un âge adulte qui ne tient pas ses promesses. Elle brosse un formidable portrait de la figure maternelle. "Son manteau comme la nuit, profond, lourd, enflamme des lumières des voitures, incandescences orange sous mes paupières, donne à son absence une douceur étrange. Douceur de ma mère si isolée, si lointaine, étrangère aux siens et peut-être à elle-même."

Virginie Mouzat *La Vie Adulte* ed Albin Michel 144 p



## Livres & idées

# Le discours aux animaux

Prolongeant sa réflexion pleine de fantaisie sur la transgression, le très beau livre d'Olivia Rosenthal plonge au cœur des enfermements inventés par les hommes

### QUE FONT LES RENNES APRÈS NOËL ?

d'Olivia Rosenthal  
Éd. Verticales  
210 p., 16,90 €

Les territoires arpentés par Olivia Rosenthal ressemblent aux étendues laissées en blanc sur les cartes de géographie anciennes, là où presque aucun explorateur ne s'était encore aventuré. Des lieux incertains, redessinés par la lutte contre la maladie d'Alzheimer dans *On n'est pas là pour disparaître* (1) ; par une parole oubliée ou envolée – celle des ouvriers attachés à un bâti-

ment dans *Viande froide* (2), ou celle des prisonniers dans *Maison d'arrêt Paris-La Santé* (3). Ce qui intéresse l'écrivain, c'est la limite et son franchissement, comme dans *Les Fantaisies spéculatives de J.H. le sémite* (4), où elle questionnait de manière amusante les commandements du Pentateuque.

L'interrogation formulée dans le titre de ce nouveau et très beau texte est celle d'une petite fille : que deviennent les rennes du Père Noël une fois la fête humaine finie ? Grâce au vouvoiement, la narratrice va mettre à distance cette enfant et la suivre de sa naissance, de son lien très fort avec sa mère, jusqu'à son entrée dans l'âge adulte. En contrepoint de la confession intime d'une femme est présentée une histoire des animaux et du sort que les humains leur ont réservé. Elle est saisie à travers les propos de ceux qui sont chargés de les soigner, de les capturer, de les élever et, bien souvent, de les tuer. L'écriture respecte l'oralité de ces conversations enregistrées par la narratrice et en restitue ce qui en constitue l'essentiel : la familiarité, parfois l'attachement, mais aussi la cruauté, quelquefois même le goût du sang. La lisière dessinée par le double récit fait surgir des



IAN UDAN NA CHAMPASSAK/VOU

**Au zoo.** En contrepoint de la confession d'une femme est présentée une histoire des animaux et de leur sort.

## En quoi consiste l'humanité ? Qu'est-ce que le monde animal ? Qu'est-ce qui nous en sépare ?

questions: en quoi consiste l'humanité? Qu'est-ce que le monde animal? Qu'est-ce qui nous en sépare? Très tôt, la fillette, attirée par le monde des animaux, souhaiterait en posséder un, désir d'autant plus vif qu'il est inexplicable. Très vite, ce désir est étouffé, surtout par sa mère à laquelle elle se sent très attachée. Les vies parallèles de la petite fille et des animaux sont marquées les premiers temps par l'enfermement. Ceux-ci

sont prisonniers des zoos, des règlements et décrets de plus en plus nombreux, des animaleries, parfois de l'abattage; la fillette est, elle, enserrée dans les réseaux des codes qui lui sont imposés, langage, bienséances, coutumes, qu'elle devine très tôt conditions d'une intégration.

Son histoire est celle d'une émancipation, celle des bêtes, l'évocation d'un destin inexorable. L'itinéraire de la jeune fille est retracé à la façon d'un roman de formation, mais il ne la conduit pas à la désillusion, habituelle dans ces récits. Bien qu'amère, l'expérience la mène jusqu'à la découverte d'elle-même, et ce roman d'apprentissage se termine par un éveil. Ce registre s'oppose à la brutalité

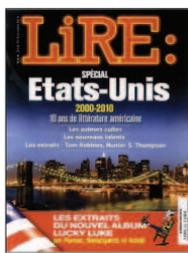
des propos de ceux qu'Olivia Rosenthal interroge au sujet des animaux. Devant la profusion de détails techniques donnés calmement sur la mise à mort, on songe au très beau documentaire de Franju, *Le Sang des bêtes*, montrant à l'aube des années 1950 la mort dans les abattoirs de la Villette, ou au bel essai d'Élisabeth de Fontenay, *Le Silence des bêtes*.

Un silence, une souffrance longtemps acceptés au nom d'un cartésianisme facile, quand de nos jours la vision des « animaux-machines », l'idée d'une séparation absolue entre le corps et la pensée paraissent singulièrement simplistes. De même, dans l'éducation sentimentale de cette jeune fille à qui Olivia Rosenthal dit « vous », il est question du corps, inséparable de l'âme et aussi des autres corps, celui de sa mère, en premier, ceux des animaux qu'elle ne peut approcher, des corps fantasmés saisis dans les contes, ou ceux qu'elle va voir sur grand écran en compagnie de sa maman. King Kong, le gorille, trop gros pour vivre en société, est donc éliminé, « mais en l'éliminant on découvre qu'on élimine aussi une partie de notre histoire et de nos origines » Plus tard, *La Féline*, de Jacques Tourneur, histoire d'une femme condamnée à être transformée en panthère si elle cède à l'amour, l'aide un peu sur le chemin de la délivrance qui passe par l'acceptation du désir et de la mort.

Rarement l'histoire du lien rétabli au prix de grandes souffrances entre une femme, son corps et celui des autres, a été évoquée d'une façon aussi pudique et aussi forte. La romancière restitue à nouveau avec une retenue et une rare profondeur les incertitudes sentimentales et la question de la norme sociale, l'effort pour rentrer dans le rang par le mariage et la découverte libératrice de son amour pour une femme: « Vous acceptez l'idée que des rennes soient transportés dans des camions réfrigérés... vous ne suivez pas le traîneau, l'âge vous libère »

FRANCINE DE MARTINOIR

[1] Verticales, 2007. [2] Cent-Quatre Éditions/ Nouvelles Éditions Lignes, 2008. [3] Paris Muses, 2010. [4] Verticales, 2005.

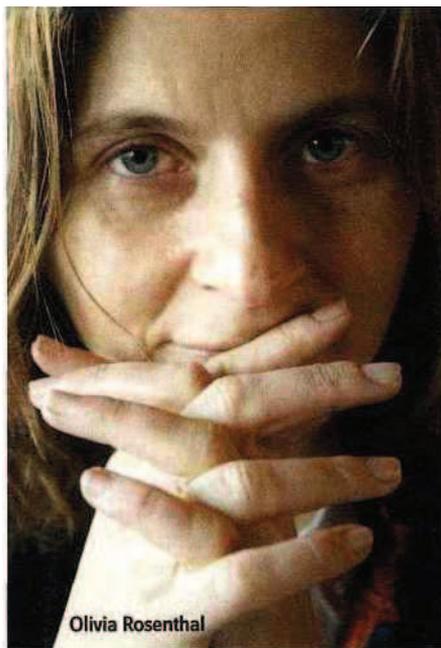


## Vie de bêtes

Où se niche notre part animale ? Un texte atypique et brillant signé Olivia Rosenthal.

A défaut d'œuvre, on peut parler de bestiaire. Déjà auteur en 2005 d'une pièce de théâtre intitulée *Les félins m'aiment bien*, Olivia Rosenthal revient au règne animal avec son nouvel ouvrage, le joliment nommé *Que font les rennes après Noël ?*. On peine d'ailleurs à qualifier de roman ce livre atypique, qui embrasse document et fiction dans un étrange concerto à deux voix. D'un côté, le cheminement d'une femme en mal de bêtes, de la prime enfance à l'âge adulte, raconté à la deuxième personne du pluriel, ce « vous » qui désigne le personnage autant qu'il interroge le lecteur. De l'autre, un singulier défilé de professionnels – éleveur, boucher, soigneur de zoo, chercheur en laboratoire –, qui évoquent leur travail au quotidien avec les animaux. Entre ces mondes parallèles, Olivia Rosenthal tisse la trame de son récit, instille dans les intervalles l'idée de la symétrie. Aux épisodes marquants d'une vie – la réclusion adolescente, le suicide d'un amant, le désir pour une femme plus jeune – succèdent en contrepoint des considérations sur l'élevage, la vivisection ou l'abattage.

De ce texte apparemment parcellaire, où cohabitent textes de loi, description de peluches et références cinématographiques



Olivia Rosenthal

(*Rosemary's Baby*, *King Kong*, *La féline...*), on comprend qu'il met à nu notre plus grande chimère : l'illusion de la liberté et de la domination sur la nature. L'animal peut bien être parqué derrière des barreaux, en quoi est-il si distinct de l'humain, dont l'existence est pareillement régie par un corpus de règles et de contraintes ? La fillette n'est-elle pas, au fond, domestiquée par ses parents, avant d'être soumise à son mari ? Et dans un monde fondé sur la dépendance, comment prétendre à l'émancipation ?

Après un roman remarquablement bien documenté sur la maladie d'Alzheimer (*On n'est pas là pour disparaître*), Olivia Rosenthal poursuit sa méthode : elle observe, interroge, mène l'enquête, de fermes en abattoirs. Croisant littérature vétérinaire et récit expérimental, elle dissèque avec poé-

sie notre regard sur ce diable d'animal, objet de terreur et de fascination – à l'image de ces grands fauves, observables au zoo de Vincennes depuis qu'on a cessé d'y enfermer des humains. Avec *Que font les rennes après Noël ?*, elle signe un grand roman d'apprentissage. Mieux : un manuel de retour à la vie sauvage.

Julien Bisson

★★★ *Que font les rennes après Noël ?* par Olivia Rosenthal, 214 p., Verticales, 16,90 €





# Culture



POÉSIE  
■ JEAN-MARIE  
BARNAUD

Le 72<sup>e</sup> prix Apollinaire a été attribué à son recueil *Fragments d'un corps incertain* (Cheyne). Jean-Marie Barnaud est né à Saintes en 1937. Il collabore à de nombreuses revues, dont *l'Atelier contemporain*, *Europe*, *la Polygraphe*, *Nu(e)*, et a tenu une chronique sur le site *Remue.net*

## LIVRES

# Olivia Rosenthal, l'écriture dans son animalerie textuelle

Désir d'humanité  
et désir  
d'animalité,  
la quête de soi  
dans un roman  
essai document  
inspiré  
et émouvant.

**QUE FONT LES RENNES  
APRÈS NOËL ?**

d'Olivia Rosenthal.

ÉDITIONS VERTICALES / GALLIMARD.

216 PAGES, 16,90 EUROS.

« **O**ù sont les animaux ? » La question contient le livre, sans le résumer à sa formule d'enfance : *Que font les rennes après Noël ?*

Livre question, livre enquête que celui que nous propose Olivia Rosenthal, et qu'on peut lire comme une volonté de savoir, qui s'ouvre sur cette constatation : « *Vous ne savez pas si vous aimez les animaux, mais vous en voulez un.* » Tentative d'élucidation de la nature de la pulsion qui nous pousse à aimer les animaux, à vouloir les posséder, les connaître, vivre avec eux, comme nous voulons aimer, posséder, connaître les humains, mais peut-être – est-ce si sûr ? – différemment. Travailler, explorer différences et ressemblances entre humanité et animalité, du point de vue de l'émotion, pour commencer, en posant la question : « comment écrire ça ? », tel pourrait être le projet d'Olivia Rosenthal.

L'auteur va développer son propos sur trois lignes. Une voix impersonnelle va énoncer des informations ayant trait aux relations homme-animal, en particulier sur tout ce qui concerne les zoos, les animale-



photo: B. Sany

**Olivia Rosenthal explore les émotions qui lient hommes et animaux.**

ries de laboratoire, les abattoirs, les textes et les techniques qui régissent ces lieux où la vie des humains côtoie celle des animaux, où des décisions doivent être prises concernant leur vie, leur mort, leur conception, leur vente et leur achat. Une autre, qui parle à la « première » personne, mais qui entre en scène en dernier, porte le témoignage d'un homme dont le métier est de soigner, d'élever, des animaux en captivité. Une ou plusieurs, d'ailleurs, car rien n'indique que ces prises de parole sont le fait d'une seule personne.

Un homme, titulaire d'une « *capacité* » de soigneur, devenu éleveur d'animaux pour un cirque ou un zoo, ou une « *louverie* », un soigneur de zoo, peut-être les étapes d'une vie de compagnonnage avec l'animal « *sauvage* » en captivité. En « *détention* », selon le vocabulaire du texte, soulignant le parallélisme des conditions des espèces.

La ligne centrée sur le sujet, qui entre en scène d'abord, va porter le récit proprement dit du livre. On s'adresse au personnage central, en employant le « *vous* ». Cela pourrait passer

pour un truc moderniste daté, en forme de clin d'œil à *la Modification*, de Butor. Le pronom a pourtant toute sa pertinence dans ce roman. Il n'a pas vraiment pour but de marquer la tâche assignée au lecteur de s'identifier au personnage, il insiste sur le dédoublement entre auteur et héros, le « *vous* » signalant l'aspect multiple d'un être en quête d'unité, et le rôle du texte dans le rassemblement de ses personnalités éclatées, l'animake. L'auteur parle à son personnage, à lui-même donc, à « *eux-mêmes* », puisque la

## POUR LIRE OLIVIA ROSENTHAL

- ▶ Dans le temps, *Verticales, Mes petites communautés, Verticales (1999)*;
- ▶ Puisque nous sommes vivants, *Verticales (2000)*;
- ▶ L'Homme de mes rêves, *Verticales (2002)*;
- ▶ Les Sept Voies de la désobéissance, *Verticales, Les félins m'aiment bien, Actes Sud Papiers (2004)*;
- ▶ Les Fantaisies spéculatives de J. H. le sémite, *Verticales (2005)*;
- ▶ On n'est pas là pour disparaître, *Verticales/Gallimard, prix Wepler-La Poste 2007*;
- ▶ Les Lois de l'hospitalité, *Inventaire/Invention (2008)*;
- ▶ Viande froide, *Éditions CentQuatre/Lignes (2008)*.

dimension autobiographique du récit n'est pas absente.

Les trois veines du texte, récit de vie, documentaire, témoignage, vont s'entrelacer, paragraphe après paragraphe, formant une tresse polyphonique où chacune des voix étaye, éclaire, informe, illustre les autres. Le fil biographique est scandé, de plus, par des phrases leitmotifs qui jouent

« L'auteur prend le pari de jouer à la fois sur l'identification et la distance, sur le savoir et le trouble. »

sur le rapport homme-animal : « *L'homme est un loup pour le loup* » ou « *vous êtes bien élevée* ». Peu à peu, au fil de la lecture, l'histoire de la petite fille qui demande ce que font les rennes après Noël se met en place, lancée par une demande d'animal de compagnie confrontée au refus des parents. Absence pointant un vide, précipitant des images de plus en plus problématiques. « *Après vous être identifié à King-Kong, le gorille ravisseur de femmes, vous vous identifiez à Simone Simon, une étrangère qui a peur de se transformer en féline.* »

De *Rosemary's Baby* au *Féline* de Tourneur en passant par *King-Kong* et *le Joueur de flûte*

d'*Hamelin*, c'est en effet autour de fictions que vont se jouer les identifications et les peurs de l'enfant. Comme la féline, elle va craindre et attendre la métamorphose finale. Car la fillette sait que le jeune animal peut être « *imprégné* » et prendre son possesseur pour sa mère. Très tôt, elle se pose la question de la nature de la relation qu'elle porte à sa mère. Plus tard, elle questionnera celle qui la lie aux femmes de l'espèce humaine. Rien n'est évident, et la biologie est mise en défaut, nous dit Olivia Rosenthal. On peut leurrer l'instinct maternel et l'amour filial, se mentir sur ses propres désirs. Le récit va ainsi monter en tension, martelant « *la métamorphose est imminente* » jusqu'à la libération finale.

L'ambition d'Olivia Rosenthal pour ce onzième ouvrage est évidente. Elle prend le pari de jouer à la fois sur l'identification et la distance, sur le savoir et le trouble. On loue souvent son intelligence et son savoir-faire : ce livre démontre qu'elle sait les mettre au service d'un récit qui bouscule très sérieusement le lecteur. On n'attendra pas Noël pour s'offrir un des plus forts romans de cet automne.

**ALAIN NICOLAS**

Olivia Rosenthal sera l'une des invitées d'une soirée consacrée à la rentrée littéraire, jeudi 21 octobre à la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges-Pompidou.